



60^e
anniversaire

BIZERTE 1961

Quand le 2 a sauté sur Bizerte...



8€

BIZERTE

1961

Quand le 2 a sauté sur Bizerte...

Sommaire

Page 3

Le mot du président de l'amicale

Page 8

L'opération et son contexte

TÉMOIGNAGES

Page 15

Sous-lieutenant Yves ABERT, 2^e RPIMa

Page 18

Michel BEAUPRÉ, 2^e RPIMa

Page 21

Jean-Louis LAURENT, 2^e RPIMa

Page 22

Jean-Pierre STAINER, 2^e RPIMa

Page 23

JMO du lieutenant JACQUEMIN, 2^e compagnie du 2^e RPIMa

Page 25

Jean AIMMEUR, 2^e RPIMa

Page 26

Jean LÉCRIVAIN, 2^e RPIMa

Page 28

Général François CANN, 3^e RPIMa

Page 32

Cartes des opérations

Page 34

Général Daniel ROUDEILLAC, 3^e RPIMa

Page 37

Général Philippe SCHMITT, 8^e RH

Page 38

Olivier BUSK, 8^e RH

Page 39

Claude BREANT, 60^e CGAP

Page 40

Général Charles FAVIER, 60^e CGAP

Page 41

Mme MARCHADOUX

Page 42

Général Raymond HARLIN

Page 46

Conclusion du chef de corps du 2^e RPIMa

Page 47

Glossaire

Page 48

Chronologie

Page 49

Bibliographie

Page 50

Index



Le mot du président de l'amicale

Je voudrais en premier lieu rendre hommage à notre ami Jean-René Didier, décédé le 16 mai 2021, qui aurait tant aimé participer à ce symposium. En effet, c'est lui qui me l'avait suggéré et il s'était énormément impliqué dans l'organisation. Merci Jean-René ! Que Saint-Michel veille sur toi.

Merci également à Marie-Danielle Demélas, passionnée par l'histoire des parachutistes, et Paul Villatoux, le Référent Histoire et Traditions de notre Amicale des Anciens du 2^e RPIMa, co-organisateurs du symposium, ainsi qu'à tous ceux qui, par leurs témoignages et leur présence, vont contribuer à la réussite de cet événement.

Merci enfin aux autorités militaires qui nous ont permis de nous retrouver ici à l'École des Troupes Aéroportées à Pau, berceau des parachutistes depuis de nombreuses années.

L'opération « Charrue courte », nom de code de l'intervention sur Bizerte, a été principalement



conduite par le 2^e RPIMa à partir de sa base d'Algérie. Mais il faut le reconnaître, d'autres formations ont également joué un rôle dans cette affaire et nous avons pensé que, à l'occasion de notre Assemblée générale 2021 qui marquait également les 60 ans de l'opération, nous ne pouvions pas nous contenter de nous « regarder le nombril », certes avec fierté, mais qu'il fallait également donner la parole à d'autres

acteurs dont le rôle a été important. À une époque où les messageries électroniques et les réseaux sociaux contribuent à créer et propager en instantané la pensée unique, sous couvert de favoriser la liberté d'expression, au lieu de permettre à chacun d'accéder à la connaissance et de se faire une opinion personnelle étayée, il me paraît bon que nous prenions le temps de la réflexion, sur la base de faits avérés et de témoignages directs.

J'espère donc que les textes et récits rassemblés dans cet opusculé par les deux organisateurs vous permettront, une fois le séminaire achevé, de conserver la trace de cet instant et surtout la mémoire des événements qui se sont déroulés à Bizerte il y a tout juste soixante ans et dont certains Anciens ici présents ont été les acteurs.

Le 2, qui s'était déjà illustré à Port-Saïd, s'y est montré à la hauteur de sa réputation.

**Général (2S)
Jean-Constant Brantschen**





L'OPÉRATION ET SON



Le goulet d'entrée de la base de Bizerte. Cliché Hozette.

Du petit comptoir d'A'Kra fondé par les Phéniciens sept siècles avant notre ère à la colonie romaine plus tard conquise par les Arabes qui la rebaptisent Ben-Zert – « l'enfant du canal » -, Bizerte, située à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Tunis, demeure longtemps un modeste port de pêche de médiocre intérêt pour les navires de haute mer qui ne peuvent y pénétrer. En effet, la petite ville orientale endormie, surnommée alors « la Venise d'Afrique » avec ses canaux et ses petits ponts évoquant le Rialto, bénéficie dans sa partie sud d'un lac intérieur d'une douzaine de kilomètres de diamètre pour une profondeur moyenne d'une dizaine de mètres qui se déverse dans la mer

par un étroit chenal dont l'extrémité nord-est barrée par un isthme de sable. L'ensemble est entouré de collines plantées d'oliviers et de blocs rocheux qui dérobent le lac aux vues du large et l'abritent des vents violents qui balaient régulièrement la rade et obligent les rares navires de commerce à mouiller au large.

LE « TOULON AFRICAIN » : BIZERTE, POINT D'APPUI DE LA FLOTTE ET ARSENAL MARITIME

Pour autant, les exceptionnelles potentialités géographiques du lieu s'imposent comme une évidence pour la Marine française qui voit tout l'intérêt stratégique qu'elle pourrait tirer de cette position après l'instauration du protectorat sur la Tunisie

en 1881 (traité du Bardo). En effet, située au carrefour occidental de la Méditerranée, à l'entrée du détroit de Sicile, Bizerte occupe un emplacement privilégié, à la jonction des bassins occidental et oriental de la Méditerranée, faisant d'elle un véritable verrou stratégique permettant de contrôler le trafic maritime de Gibraltar au Proche-Orient. La décision de lancer de grands travaux d'aménagement, à partir de 1882 (aménagement du lac), s'inscrit dans la rivalité coloniale franco-britannique alors que la Royal Navy voit contestée sa prééminence en Méditerranée qui repose sur les positions de Gibraltar et de Malte. La mise en place d'un réseau de points d'appui à la disposition des flottes militaires comme de commerce, contraintes de s'approvisionner en charbon,

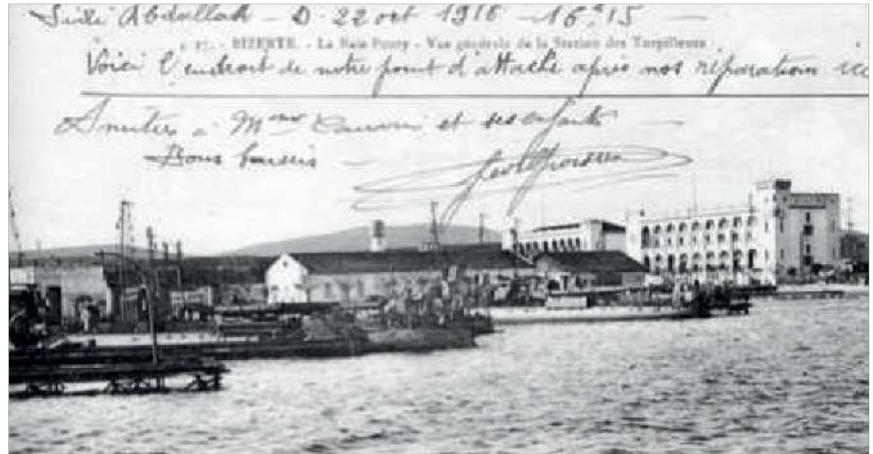
CONTEXTE

est ainsi devenue un enjeu stratégique majeur pour assurer l'indépendance et la crédibilité des forces navales prépositionnées en temps de paix ou expédiées en temps de crise ou de guerre.

Le creusement de l'isthme destiné à relier le lac à la mer, réclamé dès 1886 par le ministre de la Marine, l'amiral Aube, ne débute qu'à partir de 1890 pour s'achever en 1895. Le chenal ainsi dégagé, désigné sous le terme de « goulet », s'étire sur 8 kilomètres de long pour une largeur moyenne de 300 mètres. Il comprend un canal de 2 400 m de long, 100 m de large et 9 m de profondeur dont les deux rives sont reliées par un pont transbordeur. Malgré ces aménagements, la Marine ne s'intéresse véritablement à la base de Bizerte qu'après l'affaire de Fachoda, en novembre 1898. C'est donc à partir de cette date que deux grands bassins de radoub de 280 mètres de long sont creusés ainsi que deux plus petits de 195 mètres, que des quais sont aménagés tandis que l'arsenal de Sidi-Abdallah commence à s'élever dans la partie sud-ouest, au bord du lac, ce qui le met hors de portée des canons de marine (20 km), tandis que la ville de Ferryville et la cité militaire voient le jour. Surnommée le « Toulon africain », Bizerte constitue avant 1914 la première base maritime de l'Empire et le cœur de la stratégie maritime française en Méditerranée.

UN COMPLEXE OPÉRATIONNEL AÉRONAVAL

Le développement de l'aviation contraint à de nouveaux travaux d'aménagement avec la création, dans le courant du mois d'avril 1916, d'un Centre d'aviation maritime (CAM) à la baie Ponty, à l'ouest du lac, où s'installent les premiers hydravions chargés de surveiller le détroit de Sicile et de protéger



Bizerte à la veille de la Grande Guerre.



Les ateliers et bassins de radoub de l'arsenal de Sidi-Abdallah au début du XX^e siècle.

le site des risques de bombardement aérien qui remettent en question le concept même de base navale et sa pérennité en cas de conflit. Ces appareils - 18 hydravions et 6 avions de chasse en 1928 - viennent renforcer les 47 pièces de batteries d'artillerie côtières implantées avant-guerre, complétées au milieu des années 1920 par six batteries de DCA et cinq sections de projecteurs. Tandis que le CAM a été transféré sur la baie de Karouba, dans le goulet, dès août 1918, l'aéronautique militaire terrestre s'implante à son tour en 1921 à Sidi-Ahmed, sur un terrain appartenant à la Marine sur lequel Roland Garros s'était posé le 23 septembre 1913, lors de sa traversée de la Méditerranée

depuis Saint-Raphaël. Les aviateurs disposent de hangars pour avions, mais aussi pour dirigeables, une première piste étant construite en 1937 tandis qu'une seconde voit le jour quatre ans plus tard. Pour autant, du fait de la proximité des bases aériennes italiennes, Bizerte ne constitue déjà plus une priorité pour la Marine française qui concentre ses efforts dans la construction de la base de Mers El-Kébir, en Algérie.

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, la base de Bizerte constitue pourtant un enjeu non négligeable, principalement en raison de sa position géographique, l'AfrikaKorps occupant la ville et ses installations militaires à partir

de novembre 1942 avant sa libération en mars 1943 par les troupes alliées qui y voient une excellente plate-forme de concentration afin de préparer le débarquement en Sicile. Les bâtiments de l'arsenal ont alors subi de nombreux dégâts lors des bombardements précédant la reconquête du site, mais sont très vite remis en état par les Américains qui réorganisent la base en séparant strictement les fonctions de réparation, autour de l'arsenal, de celles du stationnement et de ravitaillement des navires, sur les deux rives du goulet. Cet effort de rationalisation se complète par l'enfouissement des installations vitales de la base et la mise en place de dépôts de mazout.

UNE MODERNISATION EN TROMPE-L'ŒIL

La fin de la Seconde Guerre mondiale conduit la Marine française à s'interroger sur le devenir de ses bases outre-mer, insuffisamment équipées et tardivement modernisées, qui coûtent très cher, grèvent les budgets attribués aux capacités opérationnelles de la flotte et qu'il faut protéger contre une aviation de bombardement dont l'allonge et la puissance de frappe peuvent se révéler fatales pour d'aussi lourds complexes. À cette menace s'ajoute désormais le péril nucléaire qui contraint à la mise en place de structures enterrées de plus en plus



La base aéronavale de Karouba au début des années 1950.

performantes. C'est ainsi que l'intérêt stratégique de la base navale de Bizerte perd une grande partie de sa valeur, la désuétude de ses installations et la grande vulnérabilité de son chenal constituant ses deux principales faiblesses. Pourtant, au début des années 1950, avec l'élaboration du concept d'Eurafrique ainsi que de celui de défense de « l'Avant », Bizerte, située à l'extrémité orientale du bassin méditerranéen, redevient une base principale de la Marine, pivot du triangle stratégique « Toulon-Bizerte-Mers el-Kébir » destiné à verrouiller la Méditerranée par le contrôle de l'axe Suez-Gibraltar. En outre, la présence de moyens radars,

navals et aériens fait de Bizerte un point d'appui précieux pour la surveillance maritime et la lutte contre le trafic d'armes pendant la guerre d'Algérie.

C'est dans ce contexte que la dimension interalliée de la base stratégique est mise en avant par la Marine française et se concrétise par la promesse de financement par une partie des crédits octroyés à la France par l'OTAN pour sa modernisation, et ce en dépit du fait que la Tunisie n'est théoriquement pas couverte par le traité de l'Atlantique nord. Le projet alors élaboré prévoit notamment de gigantesques structures souterraines de stockage de matériels avec une protection anti-atomique qu'autorise une réelle dispersion des bâtiments, permettant de faire de Bizerte un môle de résistance essentiel du monde libre et un tremplin en vue d'éventuelles opérations offensives grâce à sa dimension aéronavale. En outre, la combinaison de l'aérodrome de Sidi-Ahmed, à proximité immédiate du lac, et de quais en eaux profondes rend la base particulièrement apte à l'accueil de porte-avions.

Cependant, cette apparente relance ne doit pas faire illusion : le manque de crédits disponibles, notamment à partir de l'automne 1953 et le financement du plan Navarre en Indochine, puis l'évolution politique de la Tunisie qui accède à l'indépendance le 20 mars 1956, marquent l'effondrement progressif des ambitions initiales. Dès lors, la question



Vue aérienne de la base de Karouba survolée par un SNCASO SO-95 « Corse » de l'aéronavale.

de Bizerte va progressivement cristalliser l'ensemble des contentieux qui rythment l'agenda des relations franco-tunisiennes et les aléas de la conjoncture internationale.

DES RELATIONS COMPLIQUÉES ENTRE LA FRANCE ET LA TUNISIE

La Tunisie est le plus petit et le moins peuplé des États du Maghreb quand elle devient indépendante. Pour une superficie de 163 610 km², moins de quatre millions d'habitants, des ressources limitées (blé, olivier et phosphates ; l'essor touristique ne s'est pas encore produit). En ces temps de Guerre froide, Bourguiba a choisi de rallier le camp occidental, en agitant la menace extrémiste que représente son adversaire, Salah ben Youssef, pour obtenir l'appui de son ancien protecteur. Fin 1961, en dépit de la crise de Bizerte, les échanges commerciaux avec la France représentent toujours les deux tiers des échanges extérieurs du pays et son aide financière reste indispensable à l'équilibre du budget.

La Tunisie n'est cependant pas en mesure de résister aux pressions du monde arabe, celles du Caire où son opposant Youssef a trouvé refuge et celles subies sur son propre territoire, exercées par l'ALN qui a occupé les camps militaires libérés par les troupes françaises et se conduit dès lors en terrain conquis. Depuis 1957, c'est de Tunisie que viennent les menaces les plus graves pesant sur l'Algérie, c'est par son territoire que transitent les armes venues de Libye ou de Yougoslavie, que s'effectue la formation de combattants destinés à renforcer les katibas du FLN, que sont tirés les tirs de harcèlement sur les postes de la frontière. Les remontrances et les protestations de la France pèsent, certes, surtout quand elles s'accompagnent d'une suspension des rallonges budgétaires comme en 1957, mais nettement moins que l'affirmation d'une solidarité arabe, à l'extérieur, et le nationalisme populaire qu'attise l'opposition à l'intérieur repris à son compte par le parti du Néo-Destour, soutien de Bourguiba. En 1961, ce mécontentement, aggravé par de mauvaises récoltes et une situation

économique difficile, replace la base de Bizerte au premier plan des tensions entre les deux États.

Le statut de la base n'a pas été réglé en 1956, pas plus qu'en juin 1958, quand l'évacuation des forces françaises de Tunisie a été acceptée par de Gaulle. Il ne s'agit pas d'une concession ni d'une location. La base est installée sur un terrain de souveraineté tunisienne et les deux États s'accordent sur le fait que cette occupation est temporaire, mais aucune date de départ n'a été envisagée.

En 1960, lorsque le Maroc fait connaître le départ des bases américaines de son territoire, l'existence de Bizerte est ressentie comme une atteinte à l'orgueil national. L'indépendance pleine et entière exige son évacuation, et Bourguiba aura tendance à agiter cette revendication de façon de plus en plus provocante quand les négociations entre le gouvernement français et le GPRA [gouvernement provisoire de la République algérienne] se précisent. Deux points en débat intéressent particulièrement la Tunisie, le statut du Sahara (sera-t-elle privée d'un accès à ses richesses au seul profit d'un futur État algérien ?) et l'avenir de la base de Mers el-Kébir (la France abandonnera-t-elle Bizerte pour se replier sur la base algérienne ?).

En juin 1961, la base entreprend d'allonger de 100 mètres la piste de la base aérienne de Sidi-Ahmed pour permettre l'atterrissage d'avions plus puissants et ce chantier (dont le gouvernement tunisien a été informé) est perçu comme un signe que la France se refuse à quitter Bizerte. Le Néo-Destour fulmine et décide de recourir, comme il l'avait fait après le bombardement de Sakiet, à une mobilisation spectaculaire pour exiger la disparition de la présence française. À partir du 8 juillet, par centaines, ses volontaires creusent un réseau de tranchées autour de la base aérienne afin de paralyser les installations. Sous la pression de son parti, Bourguiba a engagé un processus dont le déroulement logique conduit à l'envahissement des espaces militaires par des civils tunisiens.

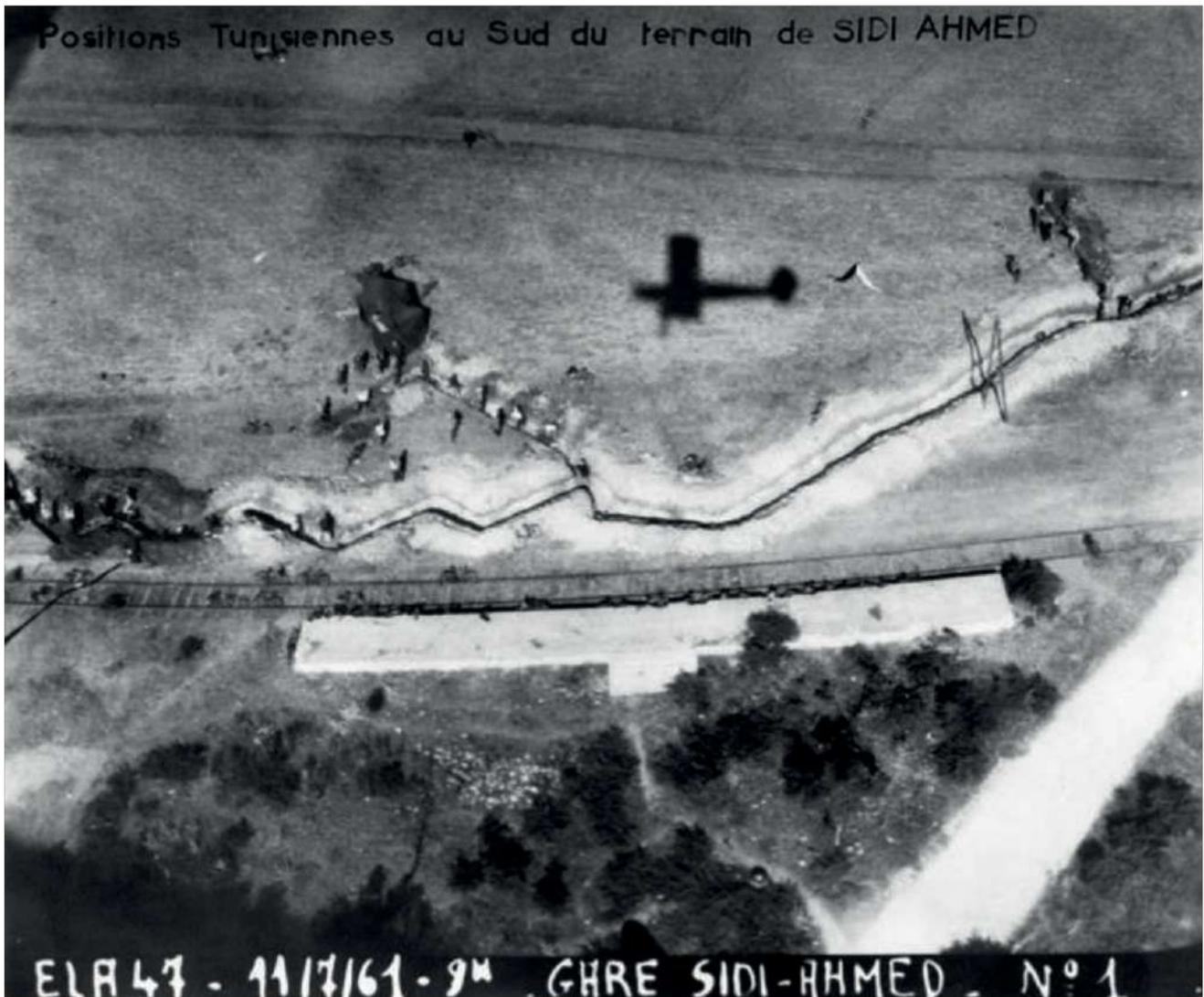
LES FRAGILITÉS DE LA BASE

La base ne forme pas un espace continu et ses installations ont été réparties en plusieurs pôles, autant d'îlots « guère plus fortifiés que des jardins de banlieue ». Ils forment quatre ensembles :

- 1) L'arsenal de Sidi-Abdallah, à Ferryville, devenu Menzel-Bourguiba, soit la zone A ;
- 2) l'ensemble constitué par les bases navales et aériennes et l'amirauté : Karouba et Sidi-Ahmed (zone B) ;
- 3) au nord, sur les hauteurs du Djebel Demna, le camp du Nador, avec ses installations de télécommunications, et plus loin encore les radars du cap Blanc (zone C) ;
- 4) enfin, de l'autre côté du goulet, près de Menzel-Djemil, des postes de DCA (zone D).

Sont affectés à la base 7 700 hommes des trois armées, mais la plupart ne sont pas des combattants. L'amiral Amman reconnaît « que le commandant supérieur de la base ne dispose sur terre que d'environ 2 000 hommes de troupe valables ». À Sidi-Abdallah, première cible des attaques tunisiennes à l'aube du 20 juillet, le contre-amiral Picard-Destelan ne dispose que « d'effectifs dispersés sur plus de 3 km², très légers et, pour la plupart, de valeur militaire modeste ». Un plan de défense a cependant été prévu, en vigueur depuis le 13 avril, qui se décline en « Charrue courte » (parachutage ou aérotransport d'un ou deux régiments parachutistes) et en « Charrue longue » (transport par voie aérienne et maritime deux à trois jours plus tard de quatre bataillons d'infanterie et deux escadrons blindés). La défense de la base dépend, dans un premier temps, de la liberté d'accès à la piste de Sidi-Ahmed, ensuite de l'accès au goulet par voie maritime.

En face, une armée tunisienne bien armée et équipée, qui ne manque pas de munitions, mais peu nombreuse, en cours de formation et qui n'est pas aguerrie. Douze bataillons d'infanterie, dont trois font partie de l'ONUC destinés au Congo, un groupe d'artillerie, un bataillon de transmission, un groupe de transport du train, un escadron



Le creusement des tranchées par les volontaires du Néo-Destour autour de l'aérodrome de Sidi-Ahmed (JMO de la 1^{re} BRG).

blindé de 450 hommes (5 chars M 24, 5 obusiers M8, 14 AM et 22 half-tracks). À ces forces s'ajoutent beaucoup de matériel et de véhicules neufs, mais dont l'entretien n'est pas suivi, et des éléments de service « peu efficaces et manquant de moyens ». Pas encore de marine ni d'aviation. Un haut-commandement que l'amiral Amman, commandant la base, ne juge pas « à la hauteur de sa tâche », des officiers d'état-major de meilleur niveau, mais qui n'ont pas voix au chapitre, un sous-encadrement généralisé et la troupe, formée en majorité de fellahs appelés, de qualité médiocre. Au 18 juillet, la base est encerclée non seulement par l'armée régulière et 200 gardes nationaux destinés à former des commandos de choc, mais aussi par les 6 000 volontaires des jeunesses du Néo-Destour. Les tranchées creusées depuis le

début du mois de juillet donnent au commandement tunisien la capacité de réaliser le blocus de la base, de submerger l'une des enceintes et de détruire une partie des installations. Les collines dominant le terrain d'aviation et l'accès au goulet étant tenues par les forces tunisiennes, le terrain de Sidi-Hamed est sous le feu, sans autre défense que des barbelés, des sacs de terre, quelques champs de mines éclairantes. En outre, les familles qui ne vivent pas à l'abri des bâtiments militaires risquent d'être prises en otages. À partir du 13 juillet, il devient évident qu'un affrontement peut se déclencher à tout moment. Le 15, l'amiral Amman estime qu'il existe un risque de guerre. Lorsqu'il fait appel à des renforts, le 17 juillet, et que la Tunisie donne l'ordre d'abattre tout avion survolant son territoire, l'affrontement devient inévitable.

LES UNITÉS AÉROPORTÉES EN JUILLET 1961

Le 2^e et le 3^e RPIMa ont participé à la campagne du « plan Challe » depuis janvier 1959, et parcouru d'ouest en est toutes les zones dont il fallait déloger des katibas. L'objectif qui consistait à faire exploser les bandes en très petites unités a été atteint, il a coûté de nombreuses pertes et de tels efforts que les unités d'intervention se demandent, au départ du commandant en chef, le général Challe, tombé en disgrâce, à quoi cela a servi. Les bilans sont de moins en moins spectaculaires, les pertes toujours sensibles, et beaucoup commencent à craindre que la fin du conflit ne fasse la part belle à l'adversaire alors que la victoire militaire paraissait acquise. Au 22 avril 1961, le 2^e RPIMa accueille avec sympathie, comme

plusieurs régiments d'intervention, l'annonce de ce que son JMO mentionne comme « le changement de commandement militaire en Algérie », la prise du pouvoir à Alger par le général Challe. Seul le 3^e RPIMA, commandé par le colonel Guy Le Borgne, se tient totalement à l'écart. Une section du 2 part pour Alger et se met à disposition du corps d'armée tandis que les compagnies s'installent à Constantine pour assurer le maintien de l'ordre. Quand le « putsch des généraux » prend fin, quatre jours plus tard, le régiment est revenu à sa base de Koléa. Sa participation modeste à la révolte lui vaut de partager les sanctions qui s'abattent sur les fautifs. Le 30 avril, les deux divisions parachutistes sont dissoutes ainsi que trois régiments aéroportés et deux groupements de commandos. Les TAP sont restructurées, ce qui en subsiste est réparti entre une 11^e DLI [division légère d'intervention], et trois brigades de réserves générales, qui ont laissé peu de traces et sont fort mal connues. Le 2^e RPIMA est rattaché à l'une d'elles et envoyé sur la frontière marocaine, cantonné dans les locaux sordides du camp Bossuet, tandis que le 3^e RPIMA, toujours basé à Sidi-Ferruch, intègre près de 400 parachutistes nouveaux : le commando Guillaume en son entier et les appelés du 9^e RCP qui ont refusé de suivre leur commandement en avril.

Une trêve unilatérale qui devait durer trois semaines et démontrer, dans le cadre de négociations avec le FLN, les bonnes intentions du gouvernement français est commencée le 20 mai ; elle se prolonge jusqu'au 11 août. Le 12 juillet, de Gaulle annonce que les victoires remportées sur le terrain lui permettent d'alléger le dispositif militaire en Algérie, alors que les unités de la 11^e DLI ont déjà rallié des garnisons de l'est de la France. Une partie des meilleures troupes a quitté l'Algérie et celles qui restent passent près de trois mois sans combattre ; en quelques semaines, les forces du FLN que l'on croyait exsangues reprennent pied dans les djebels et dans les villes. La guerre ne pourra plus être gagnée en Algérie, mais les

deux régiments parmi les plus brillants vont démontrer une dernière fois leur virtuosité.

TROIS JOURS DE COMBAT, DIX SEMAINES D'OCCUPATION

Le 14 juillet, après avoir défilé dans Alger, le 3^e RPIMA est mis en alerte à 24 heures. Une section du génie parachutiste et quatre compagnies du 2^e RPIMA s'apprêtent à quitter Blida tandis qu'un deuxième échelon, au camp Bossuet, est mis en alerte à 12 heures. Le 3^e REI et deux escadrons du 8^e Hussards, à Bône et Médéa, devront, plus tard, rallier Bizerte par voie maritime.

Le 17 juillet, à 7h, la section du génie, larguée sur Sidi-Ahmed, s'applique à renforcer les défenses de la base. Dans la nuit du 18 au 19, des barrages ont été dressés, interdisant toute communication des différentes enceintes entre elles. L'armée tunisienne a pris ses positions de combat dans les tranchées et mis en batterie ses pièces d'artillerie. La base est cernée.

Le 19 juillet, à 18h10, les deux premières compagnies du 2^e RPIMA sont larguées sur Sidi-Ahmed. À 18h35, les Noratlas transportant les autres compagnies du 2 se posent sur les pistes et repartent aussitôt, à l'exception d'un appareil, touché par les tirs tunisiens. À 18h40, la base commence à répondre à l'attaque ; Corsair et Mistral font taire les feux dirigés contre Sidi-Ahmed. À 19h, les derniers éléments du régiment se posent sur la piste. C'est la fin de « Charrue courte », il est 20h.

Dans la nuit, les Tunisiens bloquent l'accès du goulet par des câbles tendus sur l'eau, des armes automatiques et des canons installés sur les berges. À 4h, l'armée tunisienne attaque l'arsenal et bombarde le terrain de Sidi-Ahmed. Les premières opérations de dégagement portent donc sur deux points, l'arsenal de Sidi-Abdallah, menacé d'un déferlement des foules civiles, et l'aérodrome de Sidi-Ahmed dont les appareils risquent d'être détruits au sol.

Au matin du 20 juillet, l'amiral doit décider, dans l'urgence, de faire appel à « Charrue longue », et

résoudre le problème du débarquement des renforts, le goulet étant obstrué. Pour les compagnies du 2^e RPIMA et les défenseurs de la base, la journée se passera en combats allant jusqu'au corps-à-corps. Au soir, les objectifs sont atteints, la presque totalité des installations de la base est dégagée. Les combats pour le contrôle de l'arsenal (la zone A) sont finis, en grande part grâce à la précision des tirs des Corsair. Partant de Sidi-Ahmed, la 2^e compagnie a rejoint le marabout de Sidi-Zid, la 3^e compagnie contrôle le djebel Chellouat, la 4^e s'est emparée de la crête du djebel Bou-Halloufa, la 1^{re} a livré de durs combats à la cimenterie de Sebra, la CA est parvenue à dégager la Porte de Bizerte et a établi la jonction avec le 8^e RIA, à la pyrotechnie.

Le lendemain, alors que le renfort du 3^e RPIMA est sur place, les deux régiments sont chargés de s'assurer du contrôle du goulet et de la ville elle-même. Au soir du 21 juillet, après avoir découvert la difficulté du combat en ville, les forces françaises occupent la plus grande partie de Bizerte qui compte alors 40 000 habitants, dont 6 000 Européens. Les dernières poches de résistance sont réduites le 22, l'armée tunisienne se replie sur la médina. Le commandant de l'artillerie tunisienne, Mohamed Ben Hamida El Bejaoui, est tué. Le 3^e REI et le 8^e RH, qui ont pu débarquer, relèvent certaines compagnies et élargissent le périmètre contrôlé.

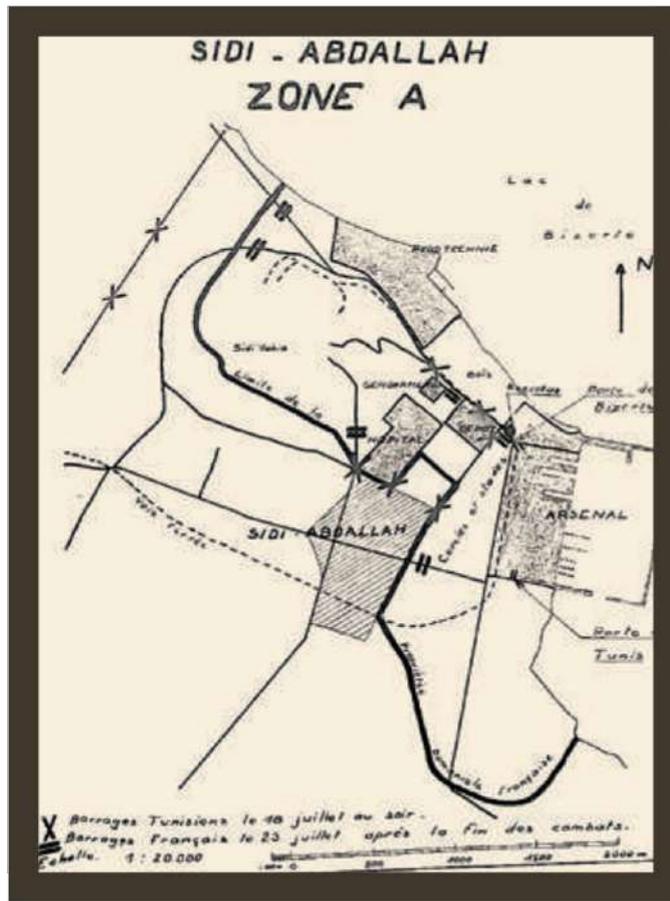
Dans la nuit du 23 juillet, l'ordre est donné de cesser le feu. Aucune menace ne pèse plus sur les différents pôles formant la base et l'occupation d'une zone plus vaste garantit la libre circulation entre eux ainsi que la protection et le départ des ressortissants français vivant à Bizerte. En-dehors de ces gages, l'occupation s'effectue dans le respect de la souveraineté tunisienne : les drapeaux français hissés par des parachutistes enthousiastes sont enlevés.

Le 7 août, les corps des vingt-quatre militaires et des trois ouvriers de l'arsenal tués lors des combats sont amenés à Toulon. Le départ des Français civils et des touristes

s'échelonne. Trois parachutistes en goguette dans la médina, faits prisonniers le 30 juillet, sont rendus la semaine suivante. Les relations entre la France et la Tunisie ne sont pas apaisées pour autant. Bourguiba bloque le pétrole d'Edjeleh acheminé par un pipeline qui traverse le territoire tunisien pour aboutir au port de La Skhira, dans le golfe de Gabès. Auparavant, un détachement envoyé au Sahara pour tenter de modifier le tracé de la frontière en faveur de la Tunisie a été repoussé alors qu'il tentait de s'emparer du poste de Fort-Saint. Un soldat français est tué, le détachement tunisien quitte la zone.

Mais la Tunisie a saisi le conseil de sécurité et l'assemblée générale des Nations unies. Le secrétaire général se rend à Bizerte le 24 juillet ; arrêté par des parachutistes, le coffre de son véhicule est fouillé, et les relations déjà difficiles de Dag Hammarskjöld avec le gouvernement français vont se porter plus mal encore de cette entorse aux usages diplomatiques. Dans la soirée du 18 août, de nouvelles manifestations de civils organisées par le Néo-Destour cherchent l'incident ; si les troupes françaises avaient cédé à la provocation, la réaction de l'Assemblée réunie en session extraordinaire aurait été plus massive et la France condamnée. Le 27 août, l'Assemblée vote, par 66 voix pour contre 0 et 30 abstentions, une résolution qui « reconnaît le droit souverain de la Tunisie à demander le retrait de toutes les forces armées françaises qui se trouvent sur son territoire sans son consentement et appelle les gouvernements français et tunisiens à ouvrir immédiatement des négociations... ». La France n'en tient pas compte, elle évacuera ses troupes quand elle le jugera bon. Les légionnaires du 3^e REI se retirent le 14 août suivi, à partir du 2 octobre, par les compagnies du 3^e RPIMA, puis par les hussards des deux escadrons du 8^e RH. Le 2, arrivé le premier, partira le dernier, le 10 octobre.

L'épisode de Bizerte, qui n'a pas suscité beaucoup d'intérêt parmi les chercheurs, s'est produit en un



La zone A : l'arsenal Sidi-Abdallah (CR de l'amiral Amman, novembre 1961).

moment où les négociations qui vont régler le sort de l'Algérie mobilisent l'attention et où les tensions internationales sont particulièrement fortes. Dans la nuit du 13 août s'est élevé le mur de Berlin et le président Kennedy a d'autres soucis en tête, tandis que le général de Gaulle prend prétexte de « la période dangereuse que court le monde actuellement » pour remettre à plus tard le calendrier d'une évacuation de la base.

Bourguiba semble avoir perdu la partie de bras de fer qu'il a tentée en juillet. Il cherche depuis plusieurs années à apparaître comme un personnage clé de l'indépendance algérienne. En février 1959, il avait même proposé au gouvernement français d'échanger Bizerte contre l'indépendance algérienne, sans effet. Pendant les trois mois que va durer la présence de forces françaises en renfort de la base, le seul soutien que la Tunisie reçoit du monde arabe est représenté par des infirmières saoudiennes. Toutefois, le 12 août, l'homme capable de lever contre lui une opinion populaire exaltée disparaît : l'assassinat

de Youssef à Francfort le libère des pressions qu'il subissait sur sa gauche depuis l'indépendance. L'intérêt de Bizerte pour la France s'estompe avec l'indépendance de l'Algérie. Celle-ci consommée, les négociations entre la France et la Tunisie reprennent le 20 juillet 1962 (date anniversaire de « Charrue ») et l'évacuation est achevée le 15 octobre 1963. Elle se traduit par la perte d'installations coûteuses (mais dont la rénovation n'avait pas été menée bien loin), tandis que l'espoir de jouer les mentors et les arbitres au Maghreb disparaît pour Bourguiba qui abandonne du même coup ses revendications sur la frontière saharienne qui lui auraient permis d'accéder aux champs pétrolifères d'Edjeleh. Toutefois, une cérémonie grandiose célèbre à Bizerte, le 13 décembre 1963, l'achèvement de l'indépendance tunisienne.

Marie-Danielle DEMÉLAS,
professeur honoraire
à l'Université de Paris 3

Paul VILLATOUX,
docteur en histoire

TÉMOIGNAGES

Yves ABERT, 2^e RPIMa

**Sous-lieutenant Abert,
commandant la 3^e section
de la 1^{re} compagnie du 2^e RPIMa (vert 3)**

MERCREDI 19 JUILLET

Vers 19 h, atterrissage, sortie des avions, regroupement et « stand-by » dans un hangar de la base de Sidi-Ahmed.

Deux anecdotes pour illustrer la situation :

— Un aviateur vient inviter les officiers de la 1^{re} compagnie à dîner au mess. On nous sert des œufs durs sur canapé d'épinards ; nous pensons que c'est le hors-d'œuvre et attendons la suite. Au bout d'un long moment, le serveur revient pour nous dire qu'ils n'ont plus rien à nous offrir. Nous en sommes quittes pour retourner au hangar taper dans notre boîte de ration.

— Dans le hangar, la compagnie reste au même emplacement, discutant par petits groupes, mais beaucoup de monde va et vient dans l'immense espace. Un mataf s'approche d'un groupe de ma section, avec dans la main gauche, un kilo de sucre en pierre et dans la main droite un PM Mat 49. Il met le sucre dans la main d'un para : « Tiens, prends ça », et lui tend le PM : « Montre-moi comment ça marche. »

JEUDI 20 JUILLET

Au petit jour, vers 4 h du matin, la 1^{re} compagnie va prendre position autour du PC de l'amiral Amman à la Pêcherie.

Nous assistons, de loin, à la tentative tunisienne de forcer l'entrée de la base aéronavale à la porte de la baie de Ponty. Une foule de volontaires armés, accompagnés de femmes et d'enfants, défilent, bruyamment mais en ordre, vers la porte puis refluent en pagaille vers Bizerte.



Yves Abert et Michel Beaupré, Bizerte, juillet 1961.

Vers 17 h, nous recevons l'ordre d'avancer vers la Cimenterie qui vient d'être bombardée. Je reçois la mission de l'occuper, à la gauche du reste de la compagnie déployée dans la plaine. Au cours de la montée vers la Cimenterie, une violente fusillade éclate venant de notre droite. Aussitôt, comme ils en ont l'habitude en Algérie, tous les paras foncent en direction du tir. En bas, le lieutenant Goré et quelques paras de sa section sont abrités derrière un talus, le reste de la compagnie en position derrière un rideau d'arbres et de bambous. Dans notre direction, le plomb vole bas. Deux Corsair mitraillent les Tunisiens retranchés derrière la voie ferrée et dissimulés dans les bosquets. Nous allons nous positionner sur la droite de la compagnie, sans voir grand-chose, et le plomb vole toujours dru durant de longues minutes. Puis un char, guidé par le lieutenant Théron, avance sur notre droite pour mitrailler les Tunisiens qui décrochent. Le calme revient et

nous prenons notre position prévue sur la terrasse de la Cimenterie.

VENDREDI 21 JUILLET

Vers 8 h, une douzaine de soldats tunisiens venant de la zone nommée le « Parc à fourrage » avancent dans notre direction. Ils sont à 400 mètres environ quand l'AA-52 les bloque net. Plusieurs fois, ils tentent d'avancer, mais le tir précis les arrête chaque fois. Ils renoncent et disparaissent.

En début d'après-midi, des gens du 3^e RPIMa passent sur la route en direction de Bizerte. Leurs Vespas armées d'un genre de bazooka nous intriguent particulièrement¹.

1) La 3^e compagnie du 3^e RPIMa dispose à compter de mai 1961 d'une section d'intervention légère motorisée équipée de Vespas armées d'un canon de 57 mm SR. Trois d'entre elles sont utilisées lors de l'opération sur Bizerte, placées en réserve et prêtes à intervenir en cas de rupture de liaison radio ou pour évacuer un blessé, ce qui sera effectivement le cas au profit d'un sous-officier blessé à la jambe.

Engagement du 20/7
2: R.P.I.Ma

Photo: N° 5



Vue aérienne du port de Bizerte, JMO de la 1^{re} BRG.

Vers 16 h, la compagnie entière se met en marche vers Bizerte en longeant le canal. À cause d'un tir tunisien, un arrêt bref est marqué au silo blanc qui borde la route. Le gardien sort du silo et assure qu'il n'y a personne à l'intérieur.

Puis la compagnie se divise en deux colonnes. Je reçois mission de longer le canal. Sans rencontrer de résistance, nous arrivons sur deux navires de la flotte tunisienne, l'escorteur « Dustur » et la vedette « Istiqlal »² amarrés au quai. Les paras grimpent sur les ponts tandis que, sur le « Dustur », un homme sort d'une écoutille, mains en l'air. C'est l'unique gardien des deux navires. Un caporal et deux paras le remplacent en attendant que les marins viennent les réceptionner.

Nous continuons à avancer rapidement et nous arrivons à la ville européenne et à ses grandes avenues. Soudain, devant nous sur la gauche, à 50 mètres, rasant les murs, avance

une patrouille tunisienne, deux ou trois hommes, je ne me souviens plus. Ils marchent en fixant le sol, deux mètres devant eux, sans nous voir. Notre tir les met aussitôt à terre. Nous avançons vers eux, mais une ambulance tunisienne, face à nous, fonce vers eux. De jeunes infirmières les chargent dans l'ambulance et veulent prendre aussi leurs fusils. Je m'y oppose : « *Vous prenez les hommes, pas les fusils !* » La radio hurle : « *Avancez !* » Devant nous, deux directions sont possibles. Je demande : « *Dans quelle direction ?* » Réponse : « *Avancez !* » Je choisis la rue d'où venait la patrouille tunisienne. On arrive à un carrefour. Sur la gauche, un grand hall ouvert où sont, debout, une quarantaine d'hommes, tous habillés de bleu de travail, le pseudo-uniforme des hommes de la campagne qu'on a fait venir pour participer aux manifestations. Ils sont là, muets, attendant... Au même moment, la tête de la section engagée dans une grande avenue bordée de platanes

est accueillie par une violente fusillade. Chacun s'abrite dans une embrasure de porte ou derrière un platane, mais les platanes ne sont pas très gros. Deux paras sont blessés, Bibard au mollet et Girard, le radio, à la cuisse, chacun abrité dans une embrasure de porte et l'infirmier de la section, Tsimanarotra, panse leurs blessures. Et ça continue à canarder sec. Les balles ricochent sur le bitume et miaulent sans arrêt.

Le tir semble venir d'un kiosque ou d'un soupirail de cave, au bout de la rue. Je commande : « *Marteau, grenade à fusil* ». Le para Marteau, planqué derrière un platane, fait un pas à gauche, tire la grenade qui frôle les branches basses du platane puis reprend sa position derrière le tronc. Quelques secondes, puis une sourde explosion et un nuage de poussière au bout de la rue précèdent un grand silence. L'arme (ça semblait être un fusil-mitrailleur) qui nous bloquait est devenue muette ; ses servants ont été touchés ou bien se sont enfuis.

2) Il s'agit de deux unités vendues en 1959 par la France à la Tunisie.

Je profite du calme pour demander une évacuation par un LCM de la Marine des deux blessés et des militants tunisiens. Ceux-ci portent les blessés et les entourent pour éviter un tir de sniper. Ils vont jusqu'au débarcadère où les attendent les marins. Nous faisons alors route, sans encombre, jusqu'au Cercle de la marine, à l'entrée du chenal, où toute la compagnie est regroupée pour la nuit.

SAMEDI 22 JUILLET

Au petit jour, nous ratissons les rues de la ville européenne. Soudain, mon regard est attiré par une porte entrouverte. Elle donne sur une cour de 6 mètres sur 6 environ. Je prends deux paras avec moi. Nous traversons la cour au bout de laquelle une large porte vitrée est, elle aussi, entrouverte. Nous entrons. Bardet me précède et Caramazza me suit, tous deux PM au poing. Nous montons le large escalier de pierre. Au premier palier, une porte s'ouvre : une Française, flanquée à gauche et à droite de deux jeunes filles, nous fait un signe des yeux montrant l'étage au-dessus. Au même instant, Bardet voit sortir une silhouette à l'étage au-dessus et, instinctive-



Sur les terrasses de Bizerte. Cliché Jean-Paul Calka

ment, tire, heureusement sans la toucher. C'est un soldat tunisien, les mains en l'air. Nous montons à l'étage où, dans une grande pièce, une trentaine de soldats sont assis, le dos contre les murs et les mains en l'air. Au milieu de la pièce, ils ont entassé en désordre toutes leurs armes, de quoi équiper au moins deux sections. En les interrogeant, j'apprends que leurs officiers les ont abandonnés et se sont enfuis pendant la nuit. Toute la section s'occupe alors de faire descendre les hommes, de charger les armes sur un half-track puis de convoier les prisonniers vers le débarcadère où

les marins les prennent en charge. Vers midi, nous passons le goulet pour occuper une ferme sur la route de Tunis. Là se situe une dernière anecdote. Le téléphone sonne. Je décroche : — « Allo. »
 « Allo, je voudrais parler à M. Zaoui. »
 « Désolé, il n'y a pas ici de M. Zaoui. »
 « Comment ? M. Zaoui n'est pas ici ? Mais qui est à l'appareil ? »
 « Officier parachutiste français. »
 Le téléphone a retenti d'un « Ah... » étranglé qui a bien duré 10 secondes.

Mars 2021



JMO de la 1^{re} BRG.

Michel BEAUPRÉ, 2^e RPIMa

Aspirant Michel Beaupré, chef de la 2^e section de la 1^{re} compagnie du 2^e RPIMa.

Il est 16 h 30, le Noratlas lourdement chargé a pris de l'altitude et vole maintenant à 2 000 m en longeant la côte de l'Algérie vers l'est. Les trente parachutistes qui l'occupent sont assis face à face. La sueur perle sur leur visage, car l'avion, comme les dix autres qui l'accompagnent, était stationné depuis deux jours sur le tarmac de l'aéroport d'Oran-La Sénia et les carlingues n'ont pas eu le temps de refroidir. Le couloir central de l'avion est encombré par les armes et les paquetages, par les parachutes dont les hommes vont s'équiper tout à l'heure. Les visages sont tendus ; pour la plupart, ce sera le premier saut opérationnel. Le bruit empêche toute conversation. Nous sommes le 19 juillet 1961, et nous allons sauter sur la base aéronavale de Bizerte, située à l'extrême nord de la Tunisie.

Les parachutistes qui font partie de la 1^{re} compagnie du 2^e RPIMa reçoivent l'ordre de s'équiper. Les ordres fusent : « *Debout, accrochez.* » Les avions ont perdu de l'altitude et réduit les moteurs, on entend les mousquetons qui claquent sur les câbles. Les paras s'alignent sur deux rangs, les largueurs enlèvent les portes et l'air frais s'engouffre dans l'avion au grand soulagement de tous. Je suis le premier à la porte et mes yeux sont rivés sur la lumière rouge en attendant le klaxon libérateur. J'aperçois en bas les pistes de la base qui défilent à 150 mètres sous

moi et soudain la lumière s'éteint, le largueur nous fait signe que le saut est annulé. Quelle déception ! Le saut va se transformer en posé d'assaut. Nous nous déséquipons. Après un large virage, les avions touchent le sol, bloquent les freins et nous giclons par les deux portes, en courant sous les projectiles pour nous mettre à l'abri derrière un hangar. Trois compagnies du régiment, qui faisaient partie de la première vague et qui avaient décollé de Blida, ont sauté deux heures plus tôt et ont commencé à dégager la base. Notre compagnie va être désignée pour protéger le PC de l'amiral Amman.

Le lendemain, 20 juillet, notre compagnie reçoit pour mission de dégager la Cimenterie dont les silos dominant la base. Les Tunisiens sont en train d'y installer des armes lourdes. Nous sommes appuyés par deux chars qui écrasent la clôture pour nous permettre de pénétrer sur un glacis. Des B-26 de l'aviation viennent de larguer des bombes de 500 livres sur l'installation et nous débouchons dans un décor d'apocalypse : après une bombe tombée dans un silo, une colonne de ciment s'élève comme un champignon atomique. Nous nous portons en courant, cachés par le nuage de poussière, jusqu'au-delà des bâtiments pour couper toute fuite aux occupants. Les premiers éléments de la section du lieutenant Goré et de ma section sont en train de franchir la voie ferrée pour se placer en



Cliché Michel Beaupré.

bouclage quand ils se font allumer à bout portant par des tireurs d'élite dissimulés dans des roseaux. Le caporal-chef Pernalon et le parachutiste Wilhem tombent, frappés d'une balle en pleine tête. Nous nous replions derrière le remblai et des Corsair de l'aéronavale, appelés en appui feu, piquent devant nous et nettoient la position ennemie tellement proche que nous recevons les étuis de leurs mitrailleuses sur le dos. Nous avons deux autres blessés, aussitôt évacués. Nous nous



Dans les rues de Bizerte, JMO de la 1^{re} BRG.

installons en points d'appui pour une nuit troublée par les rafales d'une MG.42, au tir caractéristique. Une mission Luciole¹ ne nous permet pas de la localiser. Après avoir été relevés le lendemain, nous progressons le long du goulet pour libérer la ville et sécuriser au fur et à mesure le terrain gagné.

La bataille pour la reprise de Bizerte est maintenant engagée. Nous

1) Une mission « Luciole » consiste à parachuter à haute altitude une bombe éclairante.

débusquons des éléments isolés dans les entrepôts et le long de la ligne de chemin de fer. Je me fais la réflexion suivante : à Cherchell², nous avons appris beaucoup de choses — le combat classique, la guerre subversive, le combat en zone d'insécurité, etc. — mais nous n'avons pas été formés au combat de rue. C'est pourtant ce qui nous

2) L'école de Cherchell forme alors les élèves-aspirants.

attend. Quand ça siffle de partout, on apprend très, très vite si on veut survivre. Les hommes sont motivés, la progression doit toujours se faire en binôme. Pendant qu'un élément progresse, l'autre doit le couvrir, prêt à tirer sur un ennemi qui surgit d'une porte ou qui se trouve sur une terrasse, car, en Afrique du Nord, le danger vient aussi des toits. En abordant les faubourgs, nous nous faisons allumer par une mitrailleuse. Le lieutenant Théron qui a

fait venir par radio un char Chaffee, monte derrière la tourelle et guide les servants en leur désignant l'objectif. Une mitrailleuse de 12,7 au tir sourd et saccadé est bientôt réduite au silence. Nous progressons à l'abri du véhicule blindé quand j'entends appeler au secours en passant devant une maison. Je m'y précipite et je vois dans l'entrée une femme qui a été touchée aux jambes par des éclats. J'appelle l'infirmier de section qui arrive avec sa trousse. Il demande à la blessée de relever sa robe pendant qu'il prépare une piqûre. Mais elle tire sur sa jupe et refuse de montrer sa blessure. Je hausse la voix : « Madame, je suis officier de l'armée française et cet homme est un infirmier compétent, vous allez vous laisser soigner. » Elle se laisse faire, pas très rassurée, l'infirmier applique un pansement compressif sur une blessure à la cuisse par où elle perd abondamment son sang et lui fait une injection. Pendant ce temps, mon radio a appelé une ambulance qui arrive et l'évacue. Elle sera sauvée. Nous l'avons appris après, c'était l'épouse d'un officier marinier qui se trouvait sur la base. Il se présentera par la suite pour remercier l'infirmier qui sera invité chez lui.

Nous pénétrons en ville par la rue de Russie en progressant vers l'est et en essayant de ne pas laisser d'ennemis derrière nous. Je suis en écoute permanente avec le capitaine Tartera, mais la carte au 1/50 000^e est inutile en ville pour donner avec précision sa position. Je frappe à une fenêtre et un civil me fournit un plan au 1/4 000^e, ce qui est nettement plus pratique. Je suis en écoute permanente et j'apprends par radio que le sous-lieutenant Abert, un camarade de promotion qui commande la section voisine, a arraisonné deux navires de la marine tunisienne en progressant le long du goulet. La progression continue, toujours ponctuée par des tirs plus ou moins proches qui résonnent dans la ville. À un moment donné, nous pénétrons avec précaution dans un bâtiment qui s'avère être une annexe de la garde nationale où des appels se font entendre. Nous délivrons six



Au-dessus du canal de l'embarcadère, cliché Jean-Paul Calka.

prisonniers dont trois Européens pris en otages. Le drapeau tunisien descend bientôt du bâtiment. Nous avons déjà récupéré tellement d'armes que nous devons demander un camion pour les évacuer afin de ne pas ralentir notre progression. Nous nous heurtons bientôt à une résistance opiniâtre dans un immeuble, rue de Paris, qui s'avère être une école, mais là, c'est du gros, et comme la nuit tombe, le capitaine Tartera regroupe les quatre sections de la compagnie au Club Nautique, au bout du quai Amiral Guépratte. Les postes de guet sont vite mis en place, nous prenons une douche et, après un repas rapide, nous nous allongeons à même le sol des terrasses. Je me sens trop fatigué pour pouvoir dormir. La nuit est magnifique sous les étoiles qui scintillent.

La nuit a été courte, mais nous nous réveillons en forme [au matin du 22 juillet]. Il est 6 h et nous rejoignons l'objectif de la veille, c'est-à-dire l'école fortifiée transformée en bunker. Nous nous approchons prudemment et nous constatons que les défenseurs se sont renforcés. Une mitrailleuse AA-52, postée pour tirer par les ouvertures, nous nous ruons avec un groupe de six hommes sur le rez-de-chaussée que nous dégageons à la grenade. Nous allons passer plus d'une heure à repousser les défenseurs, étage par étage, au corps-à-corps, en faisant des prisonniers et des blessés, mais l'adversaire tient bon. J'en prends un devant moi en

protection et je lui fais demander à ses camarades de se rendre. Nous sommes accueillis par une grenade et n'avons que le temps de plonger dans une pièce pour y échapper. Je suis légèrement sonné et surtout énervé de perdre du temps avec cet objectif. Un de mes hommes, Pouliquen, est blessé au visage, je le fais évacuer, de même que les blessés tunisiens. Ceci fait, je prends la décision de faire appel à un blindé qui se poste à bout portant devant le bâtiment. Quand un cocktail Molotov roule sous ses chenilles, le char fait un bond en arrière pour l'éviter, ajuste son tir et balance un obus de 75 dans la façade. Quand la fumée se dissipe, par un trou béant de deux mètres carrés sort le canon d'une MG prête à nous arroser. Le sergent Cao, mon adjoint, trouve la solution en s'éloignant avec un voltigeur qui a repéré un immeuble éloigné de 50 mètres et qui domine légèrement la position. Le problème va être réglé avec une grenade à fusil qui, par un tir bien ajusté au deuxième étage, met hors de combat les derniers résistants.

La ville est dégagée petit à petit. Les tirs se font plus sporadiques. Notre mission est accomplie et, le lendemain à 7 h, un armistice est mis en place. Nous resterons encore deux mois en Tunisie pour préserver les résultats acquis en maintenant un large périmètre de sécurité, le temps que de nouveaux accords soient signés. Nous rembarquerons le 11 octobre pour rejoindre l'Algérie.

Jean-Louis LAURENT, 2^e RPIMa

J'avais 22 ans, appelé du contingent après avoir fait l'école de Cherchell. J'étais sous-lieutenant, chef de la 4^e section de la 2^e compagnie (Rouge 4), du 2^e RPIMa.

Revenus du camp Bossuet à la frontière marocaine, nous sommes mis en alerte sur la base aérienne de Blida. Décollage le 19 juillet 1961, largués en fin de journée, saut à 250 mètres d'altitude : deux compagnies et deux sections, environ 250 paras. Ma section avait une pêche d'enfer, tous franchement joyeux de faire un saut opérationnel. Je suis moi-même né pas très loin de Bizerte (à Carthage) et je revoyais mon pays natal pour la première fois depuis longtemps.

Nous avons passé la nuit à l'extrémité de la piste d'aviation : toute la nuit est illuminée de rafales et de fusées éclairantes.

Au lever du jour, la section reçoit pour objectifs le marabout Sidi-Zid et le village de Djaffeur tenus par les Tunisiens. Arrivés à Sidi-Zid, nous nous installons dans le cimetière du marabout.

Pendant les combats entre Sidi-Zid et Djaffeur, cinquante Tunisiens prennent la fuite ; je demande au tireur FM de tirer, mais aucun n'est touché. Mon tireur réalise qu'il a laissé la hausse à 600 mètres.

Nous faisons une trentaine de prisonniers, l'un d'eux se dirige vers moi et me montre sa barrette de décorations françaises, médaille militaire, croix de guerre TOE : « *Mon lieutenant, ce qu'on fait là ne me plaît pas.* » Je lui offre de partir, il préfère rester.

Pendant les combats, un très bon tireur isolé placé au pied d'un poteau téléphonique en ciment nous aligne. Je demande l'appui aérien, on me donne le canal d'un Aquilon, je prends contact : un passage de repérage, un deuxième passage de tir de roquettes, plus de poteau, plus de tireur.

Le caporal Humbert, qui avait été mon radio pendant un an en Algérie, un type formidable, est tué dans le village de Djaffeur à la tête de son équipe de voltigeurs. L'hélico

emporte le corps, je fais présenter les armes. Le soir, je demande à mes paras de faire une prière, quelle que soit leur religion ou leur croyance.

En fin de journée, le 3^e REI vient nous relever ; nous sommes fiers d'avoir fait le ménage devant les légionnaires.

Le lendemain, direction Bizerte ville. Stop au cercle aéronaval ; nous y trouvons des lieutenants tunisiens prisonniers, camarades de promotion de Lethiec (chef de Rouge 2), en train de prendre un pot. Titre et photo dans *Paris-Presse l'Intransigeant* : « *Ils ont appris à faire la guerre ensemble !* » Je n'ai pas gardé ce journal, il a dû sortir vraisemblablement trois ou quatre jours après le saut.

Mon objectif suivant est la prise du fort du Koudiat. Pour accéder au fort, occupé par une garnison tunisienne et qui domine la médina de Bizerte, il faut traverser un glacis d'une cinquantaine de mètres. Au bout du glacis, le poste de police tunisien nous allume. Je fonce avec mon radio et des voltigeurs, mais je tombe sur une haie de cactus qui dissimule une clôture de fils de fer barbelés. Pas de cisailles, comme d'habitude. L'un de mes paras m'en apporte (mal aiguisées) et je découpe le barbelé comme je peux. Pendant ce temps, un Tunisien m'a sans doute pris pour cible avec un FM et, pendant que je cisaille, je vois tomber sur mes épaules des morceaux de feuilles de cactus : il y a urgence ! Enfin, toute la garnison tunisienne se rend. L'amiral Amman dira : « *La prise du Koudiat nous a fait gagner une demi-journée.* »

À la nuit tombée, des coups de feu au pied du Koudiat. Mon commandant de compagnie m'ordonne d'aller dégager une unité amie tombée dans une embuscade. Je ne sais pas de qui il s'agit. J'y vais avec la moitié de la section, les Tunisiens s'enfuient et la troupe amie fait de même.

Dimanche matin, cessez-le-feu, après avoir fait des cartons sur les soldats tunisiens circulant sur les toits de la Médina. Après la bataille, direction Ferryville. Il faut passer le



Archives J.-L. Laurent.

temps. Bulle, baignade. On a récupéré un chien, un berger belge que je retrouverai à Toulon, à la base navale, ramené par le médecin-chef de la base de Bizerte.

Régulièrement, nous effectuons des séances d'ordre serré en chantant sur l'avenue longeant notre campement. C'est pendant cette période que se produit une manifestation de Tunisiens qui viennent brailler devant notre cantonnement en mettant les femmes et les enfants devant. Nous sommes derrière nos abris de sacs de sable, sans directive radio des chefs. Tirer ou pas ? Lorsque la troupe arrive à 50 mètres, je fais armer toute la section et tirer une rafale de FM au-dessus. Aussitôt, c'est la débandade, la foule dégage.

On m'a rapporté une anecdote curieuse : les mères tunisiennes disaient à leurs enfants que notre tenue camouflée était en réalité notre peau et qu'il ne fallait pas circuler la nuit aux alentours de notre cantonnement, car nous dormions dans les arbres pour nous laisser tomber sur tout ce qui passait (comme font les léopards). Quelques semaines plus tard, je repartais seul vers l'Algérie, mes paras chantant « C'est nous, les Africains » à la fin du pot de départ.

Jean-Pierre STAINER, 2^e RPIMa

Appelé du contingent 61/1A, j'effectue mes classes au 13^e bataillon de chasseurs alpins, à Chambéry. Volontaire pour servir au 2^e RPIMa, suite à une note de service, c'est en mai 1961 que j'arrive au régiment qui opère sur la frontière marocaine et les Monts de Tlemcen.

Je suis affecté à la 2^e compagnie, Ire section, du sous-lieutenant Lagrange et de son adjoint, le sergent Bel, en qualité de grenadier-voltigeur. La base arrière du régiment est à Bossuet et la BOA de la compagnie est à Mazzer. Début juillet, je passe les tests TAP, en vue du brevet para. Mais la situation à Bizerte précipite les choses et je me retrouve à Blida, à la BAP/AFN, non pour y être breveté, mais mis en alerte pour intervenir. C'est donc le 19 juillet que j'arrivais à Bizerte en fin d'après-midi au sein de la 2^e vague qui se posait sous le feu.

Très tôt, le 20 au matin, les différentes compagnies franchissaient les limites de la base pour en aérer les abords et déverrouiller l'emprise tunisienne. La 2^e compagnie, qui a passé la nuit en bout de piste d'aviation, a pour mission de s'assurer de la prise du marabout de Sidi-Zid et du douar de Djafeur, situés plein ouest. À peine franchies les limites de la base, le feu tunisien se déclenche, les Corsair de l'aéronavale interviennent.

Ce 20 juillet, la 2^e compagnie perdra trois hommes, tandis que mon camarade Gautier reçoit une balle sur la tête qui lui brûle les cheveux sur 4 à 5 centimètres de long. S'il avait eu la tête penchée plus en avant ou en arrière, plus de tête. Il s'en sort avec un peu de sang, une forte migraine et une belle citation.

Dans l'après-midi, la 2^e compagnie du 3^e RPIMa à peine débarquée nous vient en renfort, car nous nous trouvons face à trois compagnies tunisiennes, un bataillon bien commandé.

Le 21 vers midi, la 2^e compagnie est relevée par des éléments du 3^e REI. Après une remise à niveau en munitions, en eau et nourriture sur la base de Sidi-Ahmed, nous partons en véhicules. But à atteindre : le fort d'Espagne, après être tombés dans deux embuscades et avoir été dégagés par les Corsair.

Le 22 au matin, le fort de Koudiat est pris et, dans l'après-midi, le fort d'Espagne tombe également. Le soir du 22, la 1^{re} section occupe la prison civile. Le 23, le cessez-le-feu est déclaré. La 2^e compagnie rejoint Menzel-Bourguiba (ex-Ferryville) en péniche de débarquement. La Ire section s'établit au cercle naval. Un canon de 75 SR nous est affecté, installé devant le second portail d'accès au cercle naval, protégé par des sacs de sable, il prend en enfilade le très large boulevard sur lequel se trouve une bâtisse du gouverneur de la ville.

Les armes ont fini d'aboyer. C'est presque une vie de garnison qui s'annonce, des tâches plus prosaïques nous attendent. Remplissage de sacs de sable, gardes à assurer, exercices d'ordre serré ; plus intéressant, le tir aux armes saisies aux Tunisiens, MG.42, PM Thompson, PM Sterling. Nous sommes vite saturés de bains de mer et de ballon militaire. On organise des marches au départ du cercle naval par le boulevard parallèle au mur d'enceinte de l'arsenal : entrée dans l'arsenal par la porte de Bizerte, traversée de l'arsenal et arrivée au cercle par la porte de Ferryville. Le tour fini, on remet ça ! et ainsi deux ou trois fois. Il nous



Dans le parc du Cercle naval.
Cliché Jean-Pierre Stainer

est tout de même arrivé de fêter quelques événements, Bazeilles et Saint-Michel, sans grande cérémonie, dans un cadre restreint.

Quelques moments de détente nous sont octroyés dans les jardins du cercle naval.

Le 11 octobre 1961, le LST Laita et le BDC Bidassoa nous ramènent en Algérie avec pour dernière vision de Bizerte un immeuble moderne, qui semble planté en mer, un peu comme un phare.

Le 13 octobre, nous débarquons sur la base de Mers el-Kébir après avoir profité durant deux jours de la vision des côtes tunisiennes et algériennes animée par les jeux des dauphins qui suivaient le navire.

Ce n'est que le 14 octobre que nous arrivons au Telagh, le village qui sert de base arrière de la 2^e compagnie, qui est aussi le lieu de naissance d'Alain Mimoun, le champion olympique de marathon.

Pendant un temps, Bizerte a éloigné le spectre de la dissolution du régiment. De retour en Algérie, nous reprenons le cours des opérations avec ardeur et fierté pour le travail accompli, soudés comme jamais.



Essai de la MG.42 par Vigier.
Cliché J.-P. Stainer



JMO du lieutenant JACQUEMIN, 2^e compagnie du 2^e RPIMa

Le chef de bataillon Mollo
(à gauche) avec un officier.
Cliché Calka

Hubert Foucher

**Rapport du lieutenant Gilbert Jacquemin,
commandant par intérim de la 2^e compagnie
du 2^e RPIMa (Patrimoine Rouge),
du 19 au 23 juillet 1961.**

DU 19 JUILLET À 18 H AU 20 JUILLET À 6 H

La 2^e compagnie est parachutée en première vague sur le terrain de Sidi-Ahmed le 19, vers 18 h.

Le regroupement est terminé à 18 h 30 à proximité des hangars ouest. L'unité se place en protection des avions face à l'ouest et au sud-ouest.

À 20 h, l'unité se porte à l'extrémité ouest de la piste principale en 83 L 71 - 74 où elle s'installe face à l'ouest et au sud-ouest.

Observation d'ambulances ENI venant récupérer des morts et des blessés tunisiens à 200 mètres ouest de la piste.

Le lieutenant Jacquemin rejoint la 2^e Compagnie et en prend le commandement en remplacement du capitaine Besse blessé au saut. Pendant la nuit, il semble que deux unités tunisiennes se soient mutuellement tirées dessus aux alentours de la station de Sidi-Ahmed. Le feu a fait rage pendant une demi-heure vers minuit. Des

ambulances tunisiennes sont venues après l'accrochage récupérer des blessés. À 4 h, tir d'une cinquantaine d'obus de mortier de 81 sur la base provenant des positions ennemies situées aux alentours de la station de Sidi-Ahmed. Riposte de l'artillerie et de la chasse au lever du jour.

DU 20 JUILLET À 6 H AU 21 JUILLET À 15 H

La compagnie reçoit l'ordre à 6 h d'effectuer une reconnaissance

profonde en direction du Marabout de Sidi-Zid en 83 G 75 et de rentrer par le village de Djafeur en 83 F 63 et la gare de Sidi-Ahmed en 83 L 61. Cette mission est transmise à Patrimoine rouge¹ par Patrimoine noir autorité² qui vient effectuer une liaison personnelle. Elle est limitée dans le temps à la journée du 20.

La sortie de l'unité s'effectue par une brèche ouverte dans les barbelés à l'extrémité ouest de la piste principale. À 200 mètres, des tranchées ennemies sont repérées en 83 K 75 à la jumelle, on distingue un canon AC [anti-char] et deux mitrailleuses lourdes dont une anti-aérienne. L'assaut est donné avec l'appui de l'aviation. Après une heure de combat, la position est prise. L'ennemi y avait une section renforcée d'un groupe de mitrailleuses lourdes et d'une pièce d'artillerie.

La compagnie reprend sa progression en direction du marabout de Sidi-Zid en 83 G 75 appuyée par la chasse. L'assaut de la position est donné vers 8 h 30. Après une heure de combat, le nettoyage est terminé.

Effectif de l'ennemi : une compagnie d'infanterie, une CCAS (une section de mortiers de 81 plus un groupe de mitrailleuses lourdes et une section de commandement de bataillon).

Après pilonnage par l'aviation du village de Djafeur en 83 F 63 et 83 G 74, la 2^e compagnie moins une section laissée en recueil à Sidi-Zid se porte à l'attaque de cet objectif. Le combat très dur durera de 12 h à 16 h. L'absence de liaison radio ne nous permet pas de faire intervenir la chasse et les évacuations sanitaires sont difficiles. À 16 h, l'unité rentre sur le Marabout de Sidi-Zid après avoir nettoyé le village. L'ennemi a décroché vers le sud-ouest laissant sur le terrain plus de 80 tués et un matériel considérable. Deux sections de l'unité se sont trouvées en difficulté et menacées d'encerclement pendant une heure environ.

1) Le commandant de la 2^e compagnie, le lieutenant Jacquemin.

2) Le chef de bataillon Mollo.

L'effectif ennemi est estimé aux trois compagnies restantes du bataillon (6^e bataillon, commandant Hammara) dont les archives sont retrouvées dans la Jeep du chef de bataillon.

Conformément aux ordres reçus dans l'après-midi, l'unité s'installe en PA [point d'appui] fermé au marabout de Sidi-Zid et contrôle le carrefour de route (point coté 15 en 83 H 71 - 72). Vers 19 h, la 2^e compagnie du 3^e RPIMA traverse notre dispositif et se dirige vers Djafeur où subsistent encore quelques éléments ennemis qui ont échappé au nettoyage.

La nuit est calme. Dans la matinée, quelques isolés tunisiens tentant de s'échapper vers l'ouest sont faits prisonniers. Parmi eux, le chauffeur du chef de bataillon Hammara.

À 14 h, visite du chef de bataillon Mollo et relève par une compagnie du 3^e REI.

DU 21 JUILLET À 15 H AU 23 JUILLET À 14 H

La 2^e compagnie se porte sur véhicule à la Pêcherie en 93 E 85 et après briefing au PC, Patrimoine se porte avec la 3^e compagnie en direction de Bizerte, sous les ordres du capitaine de Boisboissel (Amaranthe).

En cours de route, deux embuscades sont assez facilement réglées. Débarquement sur le lieu de la deuxième embuscade en 94 E 11 12.

Progression en direction de Bizerte, Rouge au nord de l'axe en liaison avec Orange sur l'axe. Occupation sans incident particulier du carrefour en 94 G 11 est, installation en PA fermé pour la nuit. Quelques prisonniers armés récupérés le soir pendant la fouille des maisons.

Vers 7 h, reprise de la progression en direction du fort du Koudiat et du fort d'Espagne en 94 H 11 - 24.

La garnison du fort du Koudiat (une demi-section) se rend sans combat, mais, au même moment, la garnison du fort d'Espagne ouvre le feu, obligeant l'unité à stopper. Rouge prend pied cependant dans le fort du Koudiat par la station

radar située à la partie nord, tenue par une demi-section ennemie qui décroche dès le premier combat.

La prise du fort d'Espagne nécessite beaucoup plus de temps et la présence d'AM (automitrailleuses) d'appui. Vers 11 h, une équipe de volontaires réussit à s'introduire dans le fort. La garnison (une section environ) a décroché en direction de la médina en laissant son drapeau.

Dès notre arrivée dans la cour du fort d'Espagne, nous sommes pris à partie par des tireurs embusqués sur les toits de la médina, à proximité de la prison civile, en particulier. Toute l'après-midi, ces tireurs appuyés par plusieurs armes automatiques tiendront la cour du fort sous leurs feux. Un obusier de 105, un AM et un canon de 57 n'en viendront à bout que dans la soirée après que Rouge eut pris pied dans la prison civile et dans la redoute sud du fort d'Espagne. Vers 20 h, les coups de feu sont de moins en moins nombreux et cessent à peu près totalement à la tombée de la nuit.

Mais, vers 20 h 30, un élément ami de ravitaillement tombe dans une embuscade à l'est du fort du Koudiat et doit être dégagé par un peloton d'AM et une section de Rouge.

Nuit calme. À 23 h, nous recevons l'ordre de cesser le feu sauf droit de réponse.

Le 23, nous relevons Noir sur ses positions vers 10 h, puis sommes relevé à notre tour par la 5^e compagnie du 3^e RPIMA à 14 h. Nous rejoignons la Pêcherie.

BILAN

Pertes ennemies :

Environ 160 tués et 90 prisonniers. 20 armes individuelles.

10 mitrailleuses, dont 5 lourdes.

4 mortiers de 81

2 canons anti-chars

10 postes radio

1 engin blindé

4 véhicules (2 Jeep + 2 camions)

10 tonnes de munitions et matériel divers.

Pertes amies : 3 tués dont un décédé suite de blessures, 9 blessés dont 2 au saut et 3 très légers.

Jean AIMMEUR

Témoignage non daté.

L'auteur appartenait au commando du 2^e RPIMa.

Il était environ 16 h quand nous avons reçu par radio l'ordre de protéger un hélicoptère Pirate de l'aéronavale, armé d'un canon de 30 et d'une 12.7, qui s'est crashé à environ 500 mètres du secteur tunisien. Contournant un bataillon tunisien, le commando a réussi à approcher de l'hélicoptère subissant un tir provenant d'hommes se trouvant dans une ambulance ennemie qui, profitant de leur véhicule avec leur croix rouge, avaient rejoint les soldats tunisiens. De leur part, rien de nous étonnait comme lâcheté.

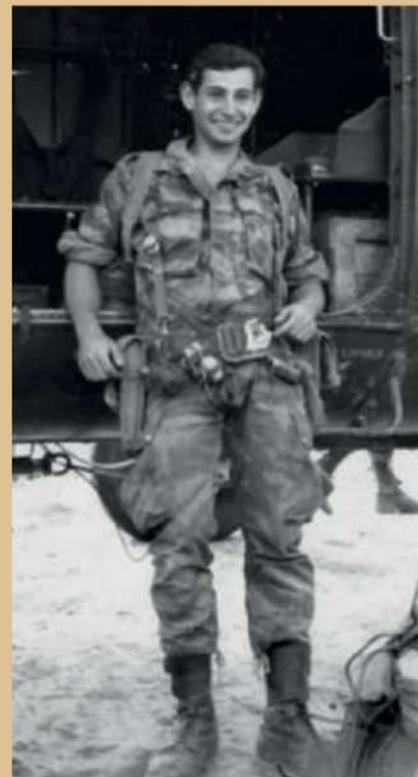
À l'approche de l'hélicoptère qui s'est posé intact, il me semble qu'il avait accroché des câbles ou subi

un tir de l'ennemi. Les deux pilotes et le tireur s'étaient allongés sous l'hélicoptère pour se protéger. Arrivent les premiers, Andreani et moi-même. Nous sommes montés dedans et chacun s'est servi des armes, Andreani a pris la 12.7 et moi le canon de 30. Nous avons réussi à décrocher, car les renforts promis étaient arrêtés par un régiment tunisien très fortement armé et c'était à nous de nous débrouiller seuls, lâchés dans la nature sur les lignes tunisiennes.

Après plusieurs accrochages, nous avons réussi à nous infiltrer pour arriver devant le Fort d'Espagne avec les Tunisiens à nos trousses. Nous savions que notre salut passait par



Des barrages sont établis aux points névralgiques de façon à garantir et à protéger la libre circulation dans la ville. Cliché Jean Aimmeur



Jean Aimmeur peu avant l'engagement sur Bizerte. Cliché Jean Aimmeur



JMO de la 1^{re} BRG.

la prise de ce fort afin de s'y réfugier, mais un bataillon occupait la place. Avec l'insouciance de notre jeune âge (entre 19 et 21 ans), nous sommes montés à l'assaut, à un contre trente. En quelques minutes, tels des fourmis, les soldats tunisiens avaient pris la fuite laissant leurs armes sur place ; ils ignoraient que nous étions en sous-effectif. La brèche de Bizerte était ouverte par 30 paras du commando orange. Les Tunisiens ignoraient que nous battions à trente contre un. Voilà à peu près la vérité. Il ne faut pas en rajouter, car les lecteurs vont nous prendre pour des vantards et des grandes gueules, la vérité, nous le savions, car nous l'avons vécu et cela reste dans nos cœurs.

Comme « punition », le chef de bataillon Mollo nous a donné du travail. « Faire les fossoyeurs » et enterrer les morts tunisiens. J'ai toujours, après 45 ans passés, l'odeur dans les narines. Cela est inoubliable, car beaucoup de jeunes Tunisiens étaient âgés de 15 à 16 ans.

Jean LÉCRIVAIN

1^{re} classe parachutiste, 2^e RPIMa, 1959-1962,
compagnie d'appui, 1^{re} section.

Ce texte relate la mission de la compagnie d'appui (Bleu) et, plus particulièrement, l'action de la 1^{re} section (Bleu 1) dont j'étais le radio. Le chef de corps du 2^e RPIMa était le chef de bataillon Marcel Mollo, le commandant en second le chef de bataillon Bonnet, le lieutenant Buisson commandait la compagnie d'appui (Bleu) et l'adjudant Duteil la 1^{re} section (Bleu 1). En alerte depuis une semaine, les deux sous-groupements du 2^e RPIMa, extraits du Camp de Bossuet (100 km au sud de Sidi bel Abès), étaient en stand-by sous les ailes des Nord 2501, à l'aéroport de La Sénia à Oran.

19 JUILLET 1961

En début d'après-midi, le 19 juillet 1961, le top de décollage était donné et les compagnies embarquaient. À bord, en qualité de radio de la 1^{re} section, je commençais à m'équiper lors du survol d'Alger (parachute 661, gaine LH4 pour ma radio, musette TAP).

Vers 18 h, notre avion tournait au-dessus de la base de Bizerte, porte ouverte ; « *debout, accrochez* »... Puis, déception : le saut est annulé pour notre compagnie à cause de violents tirs de l'artillerie tunisienne [sur la DZ]. Nous avons donc atterri sur la piste de Sidi-Ahmed. Après regroupement de la compagnie Bleu, les sections ont été dirigées vers les hangars de la Marine où un repas chaud nous attendait. Repos.



Vue aérienne de la base, zone A, JMO de la 1^{re} BRG.

20 JUILLET 1961

Réveil à 3 h AM. Notre compagnie est dirigée vers un port pour embarquement dans un LCT¹. Nous arrivons à l'intérieur de l'arsenal de Sidi-Abdallah. Un officier de marine guide notre section vers une petite porte dite « de Ferryville » que nous empruntons pour sortir des bâtiments.

Nous donnons alors l'assaut aux barrages tenus par la Garde nationale tunisienne postée devant la porte principale de l'arsenal. Prise à revers, la garde nationale laissera une dizaine de tués, deux mitrailleuses MG récupérées ainsi qu'une dizaine de fusils.

1) Landing Craft Tank ou barge de débarquement destinée à l'assaut amphibie.

Ce jour-là, d'autres barricades seront détruites et nos différents assauts repousseront et tueront des civils armés du Néo-Destour, cinquante environ.

La place est nettoyée. Nous passons la nuit sur les emplacements de combat après en avoir évacué les cadavres.

21 JUILLET 1961

Dès le lever du jour, la 1^{re} section de la CA commence le nettoyage de la grande avenue qui part de la Porte de Bizerte depuis l'arsenal Sidi-Abdallah.

La résistance des volontaires du Néo-Destour, armés de fusils de chasse et de FM Sterling est rapidement maîtrisée ; ils sont tués ou



Parachutistes du 2° RPIMa prêts à passer à l'action sous les ailes des Noratlas.

faits prisonniers lors des fouilles de la Pyrotechnie et du Stade. Quelques Tunisiens cachés sous des monceaux de maillots de football sont délogés à l'aide de baïonnettes. Plus loin, sur la gauche de l'avenue, nous avons dégagé la gendarmerie maritime française après avoir vu un officier agiter un drapeau français et nous avons fait encore quelques prisonniers.

L'axe étant sécurisé, nous sommes retournés sur nos positions à la Porte de Bizerte.

Deux paras repêcheront alors des cadavres dans la piscine du Club nautique des officiers de marine. La section n'aura aucune perte à déplorer.

22 JUILLET 1961

La nuit sur nos barricades se passe sous les Lucioles. RAS. La section reste sur sa position devant la Porte de Bizerte (avenue Menzel Bourguiba).



Vue aérienne de la base, zone A, JMO de la 1^{re} BRG.

23 JUILLET 1961

La section se porte sur une crête non loin de la route de Tindja. Nous nous mettons en position face à un bataillon tunisien de l'ONU rentré d'urgence du Congo belge. Venu se

présenter à notre chef de section, l'officier qui le commande déclare qu'il n'a aucune intention d'ouvrir les hostilités contre nous.

Le soir même, retour à l'arsenal Sidi-Abdallah, Porte de Bizerte.

Puis... cessez-le-feu.

Nous terminerons notre séjour en Tunisie à la garde d'un pont sur la route de Tindja.

Le 28 septembre, un EBR² se retournera à proximité de notre pont. Ce seront les derniers tués des hussards en Tunisie.

Le 11 octobre 1961, le 2^e RPIMA rejoindra sa base arrière de Bossuet, en Algérie (Oran).

Témoignage sur la mort du capitaine de corvette Brière, le 20 juillet 1961 dans l'après-midi : la 1^{re} section Bleu du 2^e RPIMA est en position sur un barrage de sacs de sable pris à la garde nationale tunisienne. Un bulldozer conduit par un marin casqué et équipé d'un gilet pare-balles creuse une tranchée pour ensevelir une cinquantaine de cadavres tunisiens.

Le capitaine de corvette Brière, en short, casquette et chemise blanche, et sans arme, ne tenant pas compte de l'avertissement des paras embusqués et casqués, franchit notre barrage et se dirige vers l'engin en action. Un sniper qui nous harcelait l'abat d'une seule balle. Mort sur le coup...



JMO de la 1^{re} BRG.

2) Engin Blindé de Reconnaissance produit dès 1951 par la firme Panhard.

Général François CANN

3^e RPIMa – Il y a cinquante ans...

la Bataille de Bizerte, 19 – 23 juillet 1961.

Général (c.r.) François Cann, le 1^{er} mars 2011

Ce qui suit est le récit du lieutenant François Cann, commandant la 2^e compagnie du 3^e RPIMa (indicatif radio Patriote Rouge) sur l'engagement de son unité dans les combats de Bizerte les 20 et 21 juillet 1961.

La deuxième compagnie du 3^e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (RPIMa), comme toutes les autres unités du régiment, se trouve depuis quelques jours au repos à sa base de Sidi-Ferruch, dans la banlieue d'Alger, après trois mois d'opération, lorsqu'elle reçoit un ordre de mise en alerte immédiate.

Le fait en lui-même est banal en cet été 1961. Il est le lot commun des troupes d'intervention. Mais cet ordre-ci a de quoi susciter notre étonnement et stimuler notre imagination : « Se tenir prêt dans un délai de 24 heures pour une opération aéroportée en Tunisie. »

« *Sous les pins de la B.A.* », dit le chant de la « 2 »,

« *Branle-bas de combat, de Timimoun jusqu'à Tébessa, dans les coups durs, ils sont toujours là* ».

Mais cette fois, il s'agit d'aller plus loin. Par cette magie propre aux unités d'intervention, la compagnie, qui est au repos complet, dispersée dans Alger et les alentours, sera rassemblée en moins de trois heures.

La perspective d'une escapade hors d'Algérie, et de surcroît au bout d'un parachute, stimule les ardeurs et réveille chez certains les souvenirs, déjà vieux de cinq ans, de l'opération en Égypte sur Port-Saïd (5 novembre 1956).

La compagnie frissonne d'une joie toute juvénile. Son effectif théorique de 184 est réalisé à 172. Elle compte une trentaine d'absents, permissionnaires et stagiaires.

Les sections ont des chefs d'exception

- le sous-lieutenant Bertolini fut le sous-officier le plus décoré des parachutistes,

- le lieutenant Pagni, jeune saint-cyrien fougueux et courageux,
- l'adjudant Ragouillaux, héros du 6^e BPC de Bigeard à Diên Biên Phu,
- l'adjudant Marsilli, ancien du 8^e BPC en Indochine.

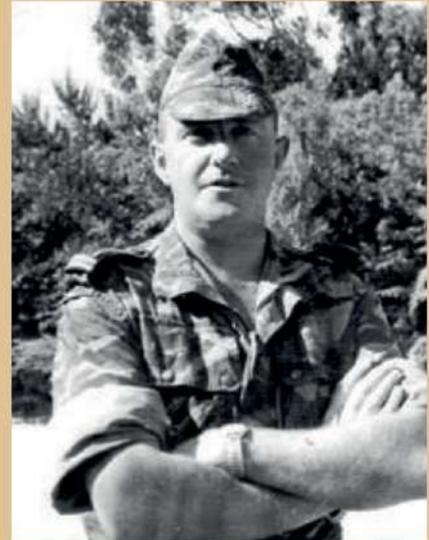
Fort de 3 officiers, de 21 sous-officiers et de quelque 118 caporaux-chefs caporaux et parachutistes, tous engagés volontaires de trois ou cinq ans, la compagnie présente une moyenne d'âge de vingt et un ans et une ancienneté de service, cadres compris, de trente mois, dont vingt-quatre passés ensemble en Algérie.

Les cadres sont en place pour la plupart depuis plus d'un an. Seulement sept d'entre eux sont mariés et totalisent une dizaine d'enfants. C'est dire l'exceptionnelle disponibilité physique, mais surtout mentale qui anime cette unité à la condition physique et psychique affûtée par d'incessants crapahuts, de jour comme de nuit, sur l'ensemble du territoire algérien.

L'armement, bien que vieillissant, est en bon état, parfaitement réglé et connu des hommes, en particulier de ceux qui vont jouer un rôle capital, les tireurs d'élite, les tireurs au fusil-mitrailleur et au fusil lance-grenades (un type d'armes d'appoint dont l'efficacité surpassera dans les rues celle des vieux mortiers de 60 mm).

Les sections ont l'habileté tactique à éclater instantanément sur le terrain, jusqu'au niveau du groupe de combat, voire de l'équipe, et à se regrouper, sur ordre, aussi rapidement. Cette aptitude particulière fera la décision dans les rues de Bizerte.

Mais les cadres sont préoccupés par le faible niveau de technique aéroportée de leurs hommes : à la différence de leurs glorieux aînés d'Indochine qui intervenaient presque exclusivement par parachutage, les jeunes parachutistes d'Algérie doivent se contenter au mieux, de six à huit sauts de manœuvre de



Le lieutenant Cann commandant la 2^e compagnie du 3^e RPIMa (indicatif radio « Patriote Rouge » à Bizerte), septembre 1961.

compagnie par an. Un rythme bien insuffisant pour réduire le taux de « casse » à l'atterrissage.

Équipés à l'époque de vieux parachutes 661 dotés d'une petite voile de 60 m², chargés comme des baudets, les paras atterrissaient à grande vitesse sur les zones de saut desséchées de l'Algérois. La sanction pour les unités était un taux moyen de 5 % d'inaptes opérationnels à l'issue du saut pour fractures, entorses et autres contusions ou traumatismes.

La perspective d'avoir à sauter sur l'aérodrome de Bizerte par une chaude après-midi d'été avec un barda alourdi de deux jours de vivres et d'eau et de deux unités de feu, tempère quelque peu nos ardeurs combatives. Nous nous en remettons secrètement à Saint-Michel que nous implorons de bien vouloir nous porter de son aile jusqu'au sol. Cette légère appréhension est la seule qui habite nos pensées nourries par ailleurs de l'enthousiasme de la jeunesse et d'une confiance absolue dans notre valeur au combat.

Nous embarquons le 20 juillet vers midi sur la base aérienne de Blida dans des avions Nord 2501 surchauffés depuis le matin au soleil de la Mitidja au point que quelques facétieux les ont baptisés « les saunas gratuits de la French Air Force ». Ce vol qui nous porte d'Algérie vers la pointe nord-orientale

de la Tunisie nous paraît interminable, tant l'inconfort nous accable. Nous survolons Bizerte en altitude à deux reprises. Par les hublots, nous distinguons nettement de nombreuses fumées et nous devinons des explosions, çà et là, autour du terrain d'aviation.

L'impatience nous ronge. Nous nous demandons pourquoi les largueurs tardent à ouvrir les portes et à nous préparer au largage, lorsqu'un membre de l'équipage vient me prévenir que nous ne sauterons pas et que les avions viennent de recevoir l'ordre de se poser avec leur cargaison. Il ajoute qu'il ne faudra pas s'attarder, car les appareils devront redécoller au plus vite sans arrêter leurs moteurs.

La nouvelle, transmise de bouche à oreille, suscite en nous un curieux mélange de soulagement et de déception. Soulagement d'échapper à la mauvaise loterie d'un parachutage sur le béton surchauffé, mais déception aussi de perdre l'occasion d'un saut d'opération, si rare à l'époque, et qui aurait été enregistré en rouge (c'était la tradition pour les sauts de guerre) sur nos carnets de vol.

La descente est rapide et l'atterrissage particulièrement mouvementé. On sent que l'équipage n'a pas du tout l'intention de s'attarder à faire du tourisme. Le temps d'apercevoir sur un taxiway un Noratlas qui brûle, touché de plein fouet par un obus et notre avion, dans un crissement de pneus, vient s'immobiliser sur l'herbe, bien à l'écart de la piste et des autres appareils.

Nous venons de prendre contact avec la Tunisie. Il est 15 h 20. Je retrouve avec joie mes quatre sections regroupées à l'abri et à l'ombre d'un hangar de l'aéronavale lorsqu'un officier supérieur que je ne connais pas accourt vers moi pour me dire « Êtes-vous Patriote Rouge Autorité ? » (en clair : êtes-vous le commandant de la 2^e compagnie du 3^e RPIMa ?) Oui ! « Alors voici huit GMC sans chauffeur. Pavie Rouge (la 2^e compagnie du 2^e RPIMa) est en difficulté à 4 km à l'ouest d'ici. Portez-vous au plus vite à sa hauteur, cote 36, au marabout de Sidi-Ahmed. Telle fréquence radio.

Bonne chance, mais SVP, dépêchez-vous ! »

C'est ainsi que nous sommes sans transition engagés dans l'opération de Bizerte qui, pour la compagnie, va se traduire par trois actions bien différenciées :

- l'après-midi du 20 juillet, à l'ouest du terrain d'aviation, destruction de résistances en rase campagne ;
- au cours de la nuit du 20 au 21 juillet, interception et neutralisation d'une unité adverse se repliant sur Bizerte vers Ferryville ;
- le 21 juillet après-midi, assaut et réduction des casernes Farre et Lambert dans la ville de Bizerte.

ACTION DU 20 JUILLET APRÈS-MIDI

Le temps de prendre la mesure des GMC fraîchement extraits des stocks de mobilisation et nous arrivons, vers 16 h, à la cote 36 où je trouve le lieutenant Jacquemin, commandant la 2^e compagnie du 2^e RPIMa. Son unité, qui a beaucoup bataillé, est éprouvée par plusieurs heures de combat, une nuit sans sommeil et cette chaleur moite dans laquelle mijote la baie de Bizerte.

Jacquemin me demande de soulager son flanc sud où des groupes de combat tunisiens, camouflés dans des bottes de foin éparses dans les vergers d'oliviers, harcèlent sans cesse ses sections.

Le temps de bien localiser l'adversaire et de placer les bases de feu et déjà les sections s'infiltrèrent en souplesse. L'efficacité des tireurs d'élite et des tireurs de grenades à fusil s'avère spectaculaire.

Soudain vers 17 h, un bruit d'enfer nous fait sursauter : trois patrouilles

de Corsair de l'aéronavale nous survolent au ras des oreilles. Il s'agit de la flottille du lieutenant de vaisseau (plus tard amiral) Doniol, indicatif Papa, dont les pilotes, par l'extraordinaire précision de leurs tirs d'appui, nous permettent de faire un bond décisif jusqu'au douar Djafeur vers lequel l'adversaire s'est enfui après avoir abandonné une dizaine de tués, cinq prisonniers et une quinzaine d'armes individuelles. Après le départ des Corsair et la fin des combats, le silence est seulement rompu par l'écho de conversations radio lointaines relatant les combats autour de l'aéroport.

Mon radio de compagnie ne réussit pas à obtenir le contact avec Patriote Soleil (le lieutenant-colonel Le Borgne, commandant le 3^e RPIMa). Isolé près du douar Djafeur, au-dessus duquel le soleil décline, je ne me sens pas en sécurité : je suis à plus de deux heures à pied de l'unité la plus proche.

C'est alors qu'entendant sur les ondes Patriote Gris (la 4^e compagnie du capitaine Volquemanne) qui rend compte des accrochages à la gare de Sidi-Ahmed, au sud du terrain d'aviation, et signale le décrochage d'éléments adverses vers le sud dans notre direction, le long de la voie ferrée, je prends l'initiative de pousser au plus loin vers le sud-est pour couper la route à cet adversaire qui se replie en direction de Ferryville.

LA NUIT DU 20 AU 21

La nuit est tombée et la compagnie a achevé sa mise en place en embuscade le long du remblai de la voie ferrée qui jalonne l'itinéraire de repli



Le noratlas touché par un obus au soir du 19 juillet. JMO de la 1^{re} BRG..

de l'adversaire. Cachés en contrebas dans les vignes dont la saveur des raisins presque mûrs nous grise, nous observons intensément le haut du remblai. La nuit est claire et la lune irradie le lac tout proche. Soudain apparaissent, se détachant en ombres chinoises, les fugitifs de Sidi-Ahmed qui sont en train de décrocher à pas forcé, colonne par un, le long des rails.

Nous sommes étonnés de les entendre parler à voix haute. Ils se sentent rassurés d'avoir pu se dégager des combats de Sidi-Ahmed. L'ouverture du feu les surprend. Pendant un instant, ils croient à une méprise d'une unité tunisienne et, cachés çà et là, nous interpellent. Mais, réalisant alors que leur retraite est coupée, ils partent en courant dans tous les sens et surtout vers le lac.

Pour le reste de la nuit, je place la compagnie en hérisson entre la route nationale et la voie ferrée qui relie Bizerte à Ferryville, avec des vues et des feux sur chacune de ces pénétrantes.

Et toujours pas de liaison avec le PC du régiment ! Mais, j'ai conscience de couvrir l'opération de Bizerte face au sud d'où, en toute logique, ne tarderont pas à surgir de solides renforts provenant de Tunis ou de la frontière algérienne.

La nuit a été calme. Au petit jour, nous dénombrons une dizaine de tués tunisiens tombés dans notre embuscade et autant d'armes.

Je dépêche alors un détachement de liaison sur Pavie Rouge (compagnie Jacquemin) que j'espère être toujours au marabout de Sidi-Zid, avec mission de rendre compte de notre double action de la veille et de la nuit et de solliciter des instructions pour la journée à venir ainsi qu'une fréquence radio plus fiable.

Au retour du détachement, j'apprends avec soulagement que le colonel prévenu approximativement par Pavie Rouge, les Corsair Papa et aussi par Patriote Gris (alerté par l'accrochage de nuit à son Sud), se doute de ma position et de mon intention. Je ressens aussi quelque fierté de savoir que mon initiative de couverture sud a été



La compagnie portée du 3^e RPIMa. Cliché Hozette

particulièrement appréciée. Mais il faut se tenir prêt à revenir sur Bizerte pour renforcer les unités qui vont être engagées dans la bataille pour la ville. Je reçois cet ordre le 21 juillet à 13 h 30.

21 JUILLET, L'ASSAUT ET LA RÉDUCTION DES CASERNES

À 14 h 30, nous arrivons à l'entrée de Bizerte, à la porte de Mateur où je trouve le lieutenant Pissard qui commande la 3^e compagnie du 3^e RPIMa Patriote Noir. Il a engagé son unité sur le trottoir sud de l'avenue Bourguiba. Cette grande artère qui mène au centre de Bizerte est balayée périodiquement par le tir d'un canon antichar embusqué au premier carrefour, à 500 m à l'est de la porte de Mateur.

Le lieutenant-colonel Le Borgne me demande d'épauler Pissard en progressant au nord de l'avenue Bourguiba. J'engage la 2^e section, celle du lieutenant Pagni, suivie de la 4^e de l'adjudant Marsili, mais très rapidement notre situation devient particulièrement inconfortable. La progression est difficile, sinon impossible.

En une heure, nous avons progressé de deux cents mètres à peine. C'est alors que, derrière moi, l'adjudant Ragouillaux qui commande la 3^e section me rend compte qu'une de ses équipes de grenadiers-voltigeurs, véritables acrobates, a réussi à franchir le mur très élevé de la caserne Farre et à y prendre pied sans se faire remarquer. Avec quelques planches et des cordes grappillées çà et là, ces hardis

débrouillards ont réussi à confectionner des échelles d'assaut.

Stimulé par cette chance insolite que je prends pour un signe du destin, je décide de risquer le tout pour le tout en infiltrant la section Ragouillaux ainsi que la 1^{re} section, celle du sous-lieutenant Bertolini, suivie de mon PC et de la section de commandement dans cette brèche inattendue, en espérant que mon initiative ne scindera pas la compagnie trop longtemps en deux.

L'escalade prend du temps, mais, heureusement, l'ennemi ne réagit toujours pas. En observant mes hommes, courageux, déterminés, souriants, gravir cette vieille muraille bordée d'orangers et d'eucalyptus sous un ciel bleu magnifique, je me surprends à imaginer de valeureux croisés à l'assaut de quelque forteresse sarrasine.

D'immenses rafales et de nombreuses détonations sur le haut du mur me tirent de ma rêverie héroïque. L'adversaire vient de s'apercevoir de notre intrusion dans son dispositif. Tandis que Ragouillaux s'infiltré dans le bâtiment principal, Bertolini, avec un courage absolu, règle seul le sort d'un groupe de mitrailleuses qui balaie la cour principale de la caserne. Cette furia française déstabilise les défenseurs dont l'essentiel du système de feu est orienté vers l'avenue Bourguiba, qu'ils dominent et contrôlent. Pris à revers, désorientés, la plupart d'entre eux se rendent, les autres disparaissent dans les caves des bâtiments, quelques-uns cherchant à rejoindre la caserne Lambert, toute proche.

Engagé moi-même avec mon PC dans le sillage de Bertolini, apercevant de temps à autre les hommes de Ragouillaux dans les étages du bâtiment principal et ayant depuis longtemps perdu de vue Pagni et Marsilli, dont je ne reçois que des bribes d'informations imprécises, je me sens gagné par un sentiment d'incertitude et d'inconfort.

L'imprécision des nouvelles que me distille Pagni, durement engagé sur l'avenue Bourguiba, tient uniquement au fait que nous ne disposons pas de plans détaillés de la ville de Bizerte : nos cartes d'État-major au 1/50 000^e ne nous donnent qu'une image réduite et sommaire de la topographie de la ville.

Nous avons alors l'idée de convenir d'un étrange code pour nous signaler réciproquement nos positions : des rafales de PM et de FM différemment cadencées, panachées de fusées éclairantes tirées le plus verticalement possible, permettent à Pagni et à Marsilli de deviner notre position et de s'écarter de l'avenue Bourguiba, de plus en plus dangereuse, pour se rabattre vers le nord dans notre direction. Ce mouvement est réalisé de la façon la plus chanceuse et surtout la plus opportune. Il va permettre de prendre en tenaille le deuxième grand ensemble de bâtiments, la caserne Lambert, où, déjà, Bertolini et Ragouillaux commencent à prendre pied par l'enceinte ouest.

Le reste, et c'est une agréable surprise, se déroule vite et comme à l'exercice : les défenseurs pris à revers de toutes parts, isolés, souvent empêtrés dans le service de

deux, voire de trois armes (l'arme collective, leur fusil et quelquefois un pistolet) ne savent plus quoi faire et, complètement désarmés, paniquent pour s'enfuir un peu n'importe où et finissent par se rendre sagement.

La caserne Lambert étant à son tour conquise, Patriote Soleil (le colonel) m'ordonne de rester sur place, de bien fouiller les casernes, d'en contrôler les accès et de me tenir prêt à renforcer sans délai, soit Patriote Orange (la compagnie portée du capitaine Teillon) qui venait de nous dépasser pour se saisir de la caserne Japy, soit Patriote Vert (la 1^{re} compagnie du lieutenant Heulard) et Patriote Marron (la 5^e compagnie du capitaine de Cugnac) engagées toutes deux plus au nord ou encore Patriote Noir (lieutenant Pissard) et Patriote Gris (la 4^e compagnie du capitaine Volquemanne) poussant l'une et l'autre vers le port.

La situation dans la ville s'étant rapidement décantée, cet ordre d'un nouvel engagement n'est jamais arrivé. De sorte que l'action de combat de la 2^e compagnie prend fin ce vendredi 21 juillet vers 20 h.

Notre engagement autour de Bizerte et dans la ville a duré au total une trentaine d'heures.

La compagnie déplore un mort, le sergent Fresnois, tué à l'abordage de la caserne Lambert, et six blessés. Elle a mis hors de combat un grand nombre d'adversaires (une cinquantaine de tués et quelque 300 prisonniers, pour l'essentiel, dans la caserne Lambert) et récupéré plus de 300 armes individuelles et collectives, auxquelles il faut ajouter des

trouvailles dans les armureries et les soutes (une cinquantaine d'armes lourdes et autant de légères et environ une trentaine de tonnes de munitions) ainsi qu'une vingtaine de véhicules et autant de postes radio de toutes sortes.

La caractéristique déterminante de la compagnie engagée dans ces trois actions différentes a été une extraordinaire fluidité tactique bien servie par un mordant exceptionnel. On peut, du bas vers le haut de la hiérarchie, analyser la conjonction des différentes qualités des combattants :

- chez tous, une condition physique et un état psychique exemplaires ;
- la maîtrise parfaite de l'armement et la précision des tirs ;
- l'initiative et la débrouillardise des caporaux, chefs d'équipe ;
- la pugnacité des sous-officiers, chefs de groupe ;
- le sens tactique et l'impétuosité des chefs de section ;
- la complicité entre les commandants de compagnie qui comprenaient les difficultés du voisin sans avoir à se les faire expliquer ;
- la confiance qu'accordait à ses commandants d'unité le lieutenant-colonel Le Borgne, chef prestigieux d'une grande intuition stratégique et d'une sérénité contagieuse, pimentée de cette pointe d'humour qui sommeille en tout Breton.

La 2^e compagnie, épuisée, était fière de son action. Outre des résultats flatteurs, elle avait rempli le contrat moral que cinq ans plus tôt, l'autre patron prestigieux du 3^e RPIMA, le colonel Bigeard, avait dressé en ces termes imagés : « *Des compagnies rustiques, souples, félines et manœuvrières...* »

Le 3^e RPIMA quittera Bizerte par bateaux le 3 octobre 1961 et débarquera à Alger le 5 octobre.

La base stratégique sera cédée à la Tunisie en 1963.

Pour la petite histoire, pas drôle : nous eûmes la désagréable surprise, au mois de novembre 1961, de voir nos bulletins de soldes amputés des impôts à payer à l'État tunisien pour notre séjour de deux mois et demi à Bizerte... en application des accords dits « de coopération ». Administration fiscale, quand tu nous tiens !



Cliché Hozette

CARTES DES OPÉRAT



Implantation de l'armée tunisienne le 19 juillet 1961.

IONS



Opérations de dégagement de la base.

Implantation des forces terrestres d'intervention au moment du cessez-le-feu.





Dans la carlingue.
Cliché Hozette.

Général Daniel ROUDEILLAC, 3^e RPIMa

Bizerte juillet 1961, opération Charrue. Un jeune chef de section se souvient...
Ce fut d'abord l'expérience des alertes...
Des faux départs, et puis du « On y va », qui libère. Ce furent aussi les

questions des paras : « Contre qui ? Pour quoi faire ? Avec qui ? Et puis, où sont les cartes ?
Ce fut aussi celui qui rengage pour « en être »,
Ce fut ensuite Blida et l'armada des Nord, qui attendent sur la piste,
Ce fut le vol tactique, le parachute

qui serre, le sac qui pèse lourd et le calme des paras,
Ce fut l'ordre « On se pose » et « déséquipez-vous », puis le poser d'assaut !
Ce fut le regroupement, puis l'attente et le 2 qui accroche,
Ce fut le long briefing de l'amiral Amman, devant la carte murale, illisible, des terriens,
Et puis ce fut enfin la sortie de la base par des portes qu'on referme.
Ce fut l'avance rapide par les hauts de la ville et les premières familles libérées de l'étreinte de l'armée tunisienne,
Ce fut l'appui fourni par l'aéronavale pour desserrer l'étau de l'ennemi qui accroche,
Et puis ce fut la ville...
C'est la caserne Japy, qu'il faut prendre de vive force,
Ce sont les tirs adverses, la section qui progresse, les armes récupérées,
Ce sont les prisonniers et, parmi eux, « Sarail », petit Co de Promo, et les premiers blessés,
Et c'est enfin la nuit, les postes de combat et les infiltrations des



Combats dans les rues de Bizerte. Cliché Paris-Match

unités ennemies,
Ce sont les balles traçantes de nos
armes collectives, les cris des Tunisiens
et les gémissements
Ce sont les lueurs du jour,
Puis ce sont les canons de 106 qui
rejoignent, pour appuyer la 5, que
des tireurs d'élite empêchent de
progresser;
C'est le tir du canon de 106 sans
recul, et les tireurs d'élite qui lèvent
enfin les bras,
C'est surtout le silence...

Car c'est l'ONU qui vient, et c'est la
longue attente, face à la Médina
Ce sont les points d'appui, avec
leurs plans de feux pour protéger la
ville, les patrouilles, les alertes.

Mais c'est aussi les charmes du
lieu-dit « Petit mousse »...

Ce fut l'incertitude, la vie qui s'organise
et le Néo-Destour qui relève
la tête,

« Il ne faut pas tirer » sur la foule
déchaînée qui veut reprendre la
ville,

Puis c'est encore l'assaut du Centre
culturel, où a pu s'infiltrer un adversaire
armé.

C'est ce beau défilé de tout le régiment,
qui affiche sa force,

La perspective enfin du retour sur
Alger; la mission d'assurer la mise
à bord de tous, et des Jeep armées,
les 800 hommes en cale, une mer
déchaînée....



Cliché Roudeillac

Et c'est Alger la blanche, la BA
sous les pins, la fierté d'avoir su
s'adapter sans délai à un combat
de rue, avant de retrouver embuscades
et bouclages, accrochages de
rencontre, mais aussi l'être aimé.

*Le lieutenant Roudeillac décrivait
fréquemment à sa famille les péripéties
de l'opération Charrue auxquelles il
participait. Parmi ces lettres, nous
retenons celle où il évoque un épisode
oublié de la période d'occupation.*

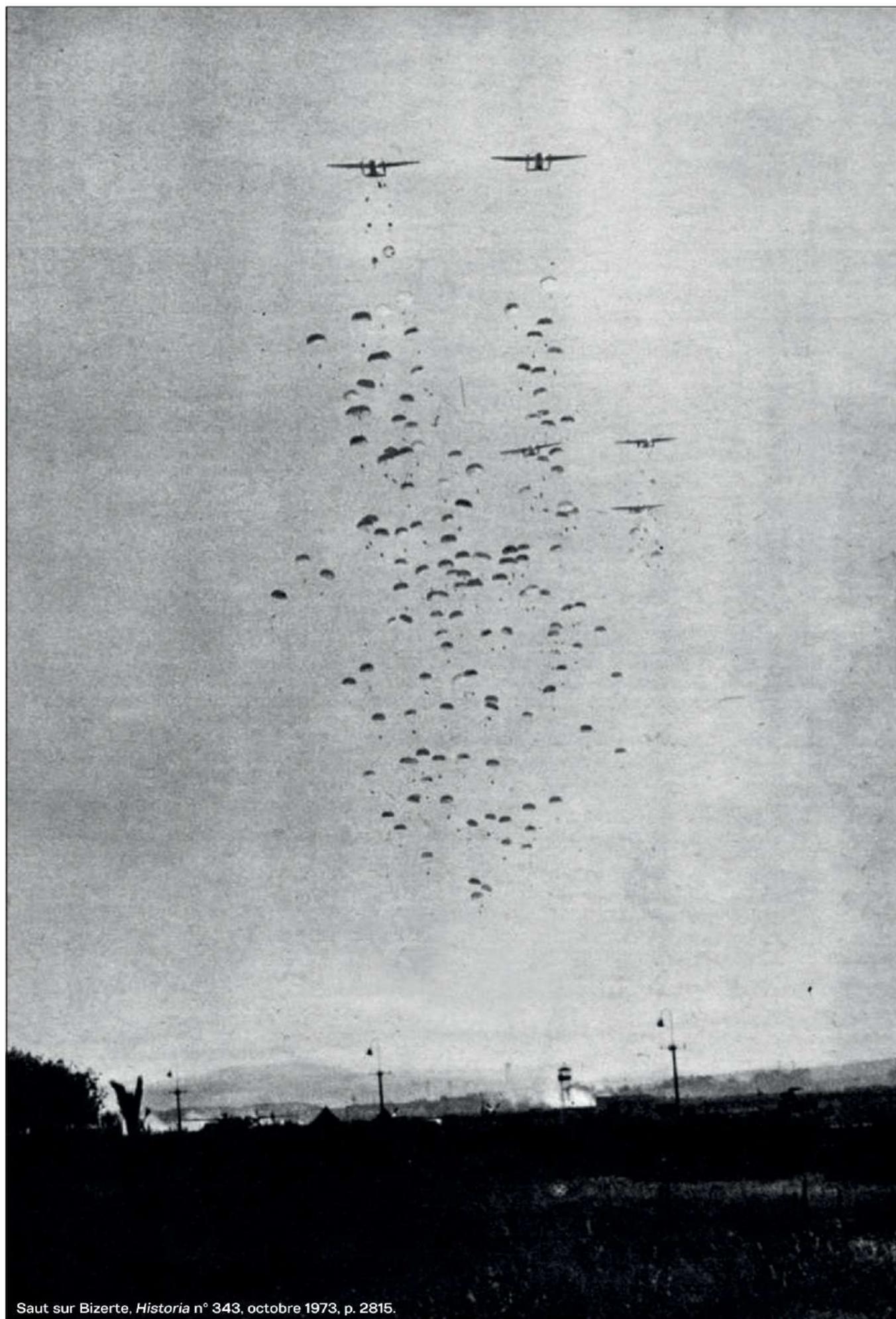
« Je vous ai annoncé que nous quittons
la ville, les fusiliers marins devant
nous remplacer. Mais les forces
tunisiennes avaient organisé, le 18 août
dernier, une manifestation, en infiltrant
en ville, depuis la Médina, 200 hommes
non armés, et non 50 000 comme l'écrivent
les journaux. À minuit cependant, les
marins dépassés ont fait alors appel au
3^e RPIMA, pour contrer les attaques,
avec pour seule consigne : "Il ne faut
pas tirer !" De minuit jusqu'à l'aube,
nous nous sommes donc battus avec des
cailloux et des tuiles arrachées aux
toits des bâtiments. Nous nous sommes
adaptés. Chacun fut détenteur d'un
lance-pierres de fortune. Des paras ont
construit une "fronde collective", capable
de projeter un pavé à 100 mètres. Le but
des Tunisiens était à l'évidence de pousser
les paras à rouvrir le feu. Nous avons
vu le piège et n'y sommes pas tombés.
Depuis lors, la CP est restée à Bizerte.
La presse tunisienne se déchaîne contre
nous. Elle nous traite de barbares, de
hordes de pillards, de viles soldatesques.

"Autour de nous, la haine" dit un
chant des paras, et en parlant de
chant, nous avons effectué un défilé
en ville, devant la Médina, et en
chantant le chant du 3^e RPIMA. Les
vieux Européens demeurés à Bizerte
ne cessent de répéter : "Tant que vous
êtes là, nous restons à Bizerte, mais
dès que vous partez, nous fermons nos
boutiques et repartons en France". Les
juifs de la ville se montrent plus
circonspects, ils ne nous parlent pas,
craignant d'être repérés par les flics
tunisiens, qui sont toujours en ville,
puisque l'opération a eu lieu dans une
ville demeurée souveraine, sur une
terre étrangère, dont les forces armées
ont cessé de combattre contre "l'envahisseur".
L'ambiance est explosive. Nous sommes
sur le trottoir depuis près d'une semaine
et allons y rester. Nous dormons dans
la rue. Au revoir, chers parents, votre
clochard de fils vous embrasse tendrement.»

J'ai gardé un souvenir très précis de
cette nuit de folie. Très vite la
compagnie s'est scindée en trois
groupes : le premier préparait
cailloux et projectiles, le second
assurait une « permanence au feu »
le long de la Médina, pendant que
le troisième attendait le moment de
faire un « jet groupé » sur les
manifestants. Nous avons eu des
pertes dues à des billes d'acier...
que nous avons jetées... et qui sont
revenues ! Mais nous avons aussi
maintenu en arrière nos véhicules
armés, car dans ces situations, la
peur ne saurait être dans le camp
de celui qui veut maintenir l'ordre.



Le SLT Roudeillac avec l'adjudant-chef Salle. Cliché Roudeillac



Saut sur Bizerte, *Historia* n° 343, octobre 1973, p. 2815.

Général Philippe SCHMITT, 8^e RH

Il y a 60 ans, après 74 mois d'Afrique du Nord, le 8^e régiment de Hussards regagnait la métropole pour rejoindre Colmar, sa nouvelle garnison. La base française de Bizerte commandée par le vice-amiral Amman est composée de quatre zones. Trois se trouvent en bordure du lac de Bizerte : base aérienne de Sidi-Ahmed (7^e escadre de chasse), la base navale (deux escorteurs et vedettes) et l'arsenal de Sidi-Abdallah. Il n'y a aucune défense au bord du lac entre elles ni sur les berges du goulet (passage du lac à la mer). La quatrième est composée de points en ville (quartiers et stations militaires) et, au nord, de batteries côtières.

Algérie, 14 juillet 1961. Le 8^e Hussards est en réserve générale, réparti dans la zone Sud-Algérois autour de Berrouaghia où se trouve le PC. Dans la matinée du 14 juillet, les capitaines commandants le 1^{er} escadron (capitaine Ligier-Bélaï) et le 2^e escadron (lieutenant de Bisschop) sont convoqués au PC par le chef de corps : « *Ordre est de mettre en alerte les deux escadrons à 6 heures avec plein de munitions et de vivres, mission et destination non précisées.* » Le gueuleton prévu pour la fête nationale s'estompe dans la préparation de la mise en état des unités... À 18 h, les deux escadrons sont parés. Dans la journée du 16, ils sont relevés de leurs missions de routine par le 1^{er} REC.

Le 19 juillet à 21 h, les ordres sont donnés par le chef de corps : « *Départ à 2 h 30 pour le port d'Alger. Les ordres complémentaires seront donnés par la capitainerie du port. Écoute permanente sur le réseau régimentaire. Au revoir et bonne chance !* » Le colonel Néri, commandant le secteur et le 1^{er} Tirailleurs vient saluer les deux escadrons et leur apprend la destination, Bizerte ! Les deux escadrons se retrouvent à 4 h à la capitainerie du port. Les ordres précisent qu'ils doivent embarquer dans une configuration permettant d'effectuer, si nécessaire, un débarquement

d'assaut. L'embarquement a lieu dans la journée du 20, le 1^{er} escadron sur le BDC « Blavet », le 2^e sur le BDC « Dives ». Le chef d'escadron Colomb est désigné pour coiffer les deux escadrons.

Le chef de corps donne l'ordre au capitaine Ligier-Bélaï d'appuyer son régiment qui nettoie le secteur de Menzel Djemil et de couvrir la progression sur Tunis. En tête se trouvent des éléments du 8^e RIA dont plusieurs véhicules sont en panne sur l'axe de progression. La protection aérienne est très importante. Un peloton EBR est mis à la disposition du régiment local. Le reste de l'escadron assure l'appui et la couverture des éléments nettoyant le secteur. Au PC du 3^e Étranger arrive un message signalant que des EBR précédés d'éléments portés se trouvent très loin à l'est du dispositif, trop en avant, alors que les Tunisiens montent des barrages derrière eux. L'aviation confirme ces renseignements. Les légionnaires ne rencontrant aucune résistance progressent rapidement suivis par les EBR. L'ordre de faire demi-tour est de suite transmis. Les EBR en tête reprennent l'axe en sens inverse. Les Tunisiens fuient les barricades qui sont démontées par les équipages, ramenant également quelques véhicules en panne du 8^e RIA, la Légion assurant l'arrière-garde. En fin de journée, le dispositif se trouve à une dizaine de kilomètres de son point de départ.

Le 2^e escadron poursuit sa mission de dégagement du front de mer de Bizerte-Ville avec le 2^e RPIMa. À

la nuit tombante, le 1^{er} escadron, regroupé, repasse le goulet toujours grâce au bac. Sa nouvelle mission est maintenant de contrôler la route longeant le terrain d'aviation de Sidi-Ahmed, côté nord, et de se mettre en position en bout de piste à l'intérieur de la base pour sécuriser l'utilisation de cette piste. Ce qui est fait en démolissant au canon des barrages évacués. Arrêt des combats, ordre de cesser le feu. Puis c'est le tour du 3^e escadron (capitaine de Nortbécourt), et enfin, un élément du PC avec le lieutenant-colonel d'Hotelans qui s'installe sur la base navale. Le ravitaillement est assuré par le Clemenceau à quai. Il faut occuper le temps : patrouilles, entretien, instruction, tirs, etc., cela grâce à l'aide de la marine, officiers et marins de la base.

Début octobre arrive l'ordre du retour en France sans repasser par l'Algérie. Le lieutenant-colonel d'Hotelans prend le commandement du régiment. Un EBR se retourne au cours d'une patrouille, le brigadier Delalleau et le hussard Alègre sont tués. Le 10 octobre, les escadrons sont regroupés à la base de Karouba, magnifiquement reçus par les marins. Avant l'embarquement, le lieutenant Berrier s'empare de la guérite du poste tunisien. Lestée de tapis et de bouteilles, chargée sur un camion Lot 7 de l'échelon, elle se retrouva à l'entrée du quartier Rapp après avoir reçu les couleurs tricolores. Les véhicules sont embarqués le 12. Le 16, le 8^e est regroupé à Marseille avant de rejoindre Colmar.



Véhicules du 8^e Hussards sur le bac.

Olivier BUSK, 8^e régiment de hussards

Appelé de la 60 2/B, après les classes à Orange au 11^e Cuir, j'ai été affecté au 8^e Hussards en mars 1961 au 1^{er} escadron (capitaine Ligier-Belair), 1^{er} peloton (adjudant C. Viou) comme brigadier tireur EBR.

Après un séjour entre Berrouaghia, Médéa, Tiaret et Djelfa, nous avons été affectés à Rouïna sur la route Alger-Orléansville. Le bruit courait dans le régiment que nous allions rentrer en France. Le 19 juillet, à 4 h du matin, branle-bas de combat, paquetage terminé, en convoi en route pour Alger où nous avons retrouvé d'autres escadrons. Vérification de l'armement, échange de munition en obus perforant. Sitôt embarqué sur la « Dives », on nous annonce Bizerte. Tout le monde se précipite sur les radios pour savoir ce qui s'y passe. Une mer épouvantable, nous avons perdu du matériel (Jeep, cuisine roulante, etc.). Tout le personnel était malade. Il a fallu attacher les canons pour éviter que les verrous de tourelle cassent.

Débarquant au petit matin, nous avons pris position sur la réserve d'eau au-dessus de la base. Mise en place de campement avec les moyens du bord et intervention en soutien aux paras. Deux jours après notre arrivée, une section du 3^e REI est partie s'installer dans une ferme abandonnée à côté de notre campement. En pleine nuit, un légionnaire



EBR prêt à partir. Cliché Olivier Busk

qui avait dû boire un peu trop dans la cave a tiré une rafale de mitrailleuse. Le lendemain, les Tunisiens avaient reculé de 2 km.

Lors d'une patrouille dans Bizerte, une silhouette en kaki traverse devant nous et se jette dans une buse en attente de travaux. Le chef de voiture et l'inverseur appréhendent le déserteur tunisien, chaussures attachées entre elles, ceinturon de pantalon enlevé, boutons des vêtements coupés, attache du quidam sur la tourelle, direction le PC.

L'amiral Amman qui commandait les opérations a dû intervenir

lui-même en hélicoptère pour empêcher le 3^e REI d'aller à Tunis virer Bourguiba.

Une information nous indiquait que des blindés tunisiens montaient sur Bizerte. Les T-6 de l'aviation envoyèrent des lucioles. En réalité, il s'agissait de tracteurs remorquant des blindés.

Nous avons rapidement arrêté nos patrouilles et un accident endeuilla le 8^e RH. Un EBR du 3^e peloton s'est retourné pendant une manœuvre et nous avons eu deux morts, un brigadier et un pilote d'EBR.

Le 11 octobre, on nous annonce notre rapatriement en France. Le 12, embarquement à bord de « l'Argens » pour les hommes et les véhicules légers, et du « St-Hélène » pour le matériel lourd (EBR).

Traversée par un temps merveilleux et arrivée à Marseille. Débarquement du matériel et mise sur les rails des véhicules. Mais c'était grève à la SNCF. Nous avons mis six jours pour rejoindre Colmar au quartier Rap. Nommé maréchal des logis, je suis reparti deux mois après en Afrique du Nord, au 4^e RCC, sur la frontière tunisienne, près de Tébessa.

Après l'indépendance, nous nous sommes rapprochés de la Méditerranée pour terminer à La Calle. J'ai été libéré en décembre 1962.



Au large. Cliché Olivier Busk

Claude BREANT, 60^e CGAP

Caporal au 1^{er} groupe, 1^{re} section du lieutenant Favier,
60^e compagnie du génie aéroportée (CGAP).



La gare avant les combats,
JMO de la 1^{re} BRG.

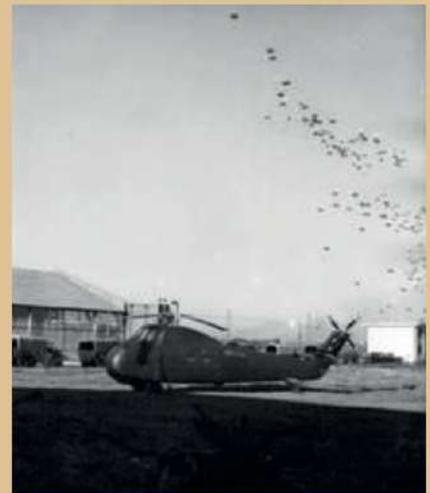


Ce qui reste de la gare. Cliché Hozette

Les sapeurs en action.



Exercices pendant le cessez-le-feu.



Parachutage du 2^e RPIMa
sur la base aérienne.

27 Février

BIZERTE
 Témoignage du Gal FAVIER

J'ai été particulièrement honoré d'avoir pu participer à l'opération de BIZERTE, en juillet 1961, avec ma Section du Génie qui a été le premier détachement aéroporté de la 10^e D.P. à être arrivé sur la Base, deux jours avant le déclenchement proprement dit du parachutage.

Très bien préparée et organisée par la (SOTAP) Section opérationnelle technique des troupes aéroportées, l'intervention s'est remarquablement déroulée.

Initialement prévus pour être largués en premier échelon avec le 2^e RPIMA, nous nous sommes retrouvés embarqués seuls sur Nord 2501 pour être parachutés sur la Base en vue de rétablir l'usage opérationnel de la piste et assurer l'atterrissage de notre avion.

Un deuxième jeu de parachutes resté dans l'avion devait nous permettre d'être relargués pour assurer la protection de quelques points sensibles, isolés autour de la Base.

Ces premières missions furent réalisées par voie terrestre dans de bonnes conditions et suivies par quelques moments forts comme la neutralisation d'un poste de la Garde Nationale installée dans une enclave du terrain d'aviation Sidi AHMED, ou la neutralisation nocturne de charges explosives installées au pied des citernes d'eau de la CITE, mais également l'implantation renforcée autour d'un carrefour stratégique face à la Casbah.

Ce passage à Bizerte, dense, au rythme soutenu avec des jeunes appelés du contingent m'a laissé un souvenir marquant et créé des liens indéfectibles avec une grande partie des participants.

Général Charles FAVIER, 60^e CGAP

J'ai été particulièrement honoré d'avoir pu participer à l'opération de Bizerte, en juillet 1961, avec ma section du génie qui a été le premier détachement proprement dit du parachutage.

Très bien préparée et organisée par la SOTAP (section opérationnelle technique des troupes aéroportées), l'intervention s'est remarquablement déroulée.

Initialement prévus pour être largués en premier échelon avec le 2^e RPIMA, nous nous sommes

retrouvés embarqués seuls sur un Nord 2501 pour être parachutés sur la base en vue de rétablir l'usage opérationnel de la piste et assurer l'atterrissage de notre avion.

Un deuxième jeu de parachutes resté dans l'avion devait nous permettre d'être relargués pour assurer la protection de quelques points sensibles, isolés autour de la base.

Ces premières missions furent réalisées par voie terrestre dans de bonnes conditions et suivies par quelques moments forts comme la neutralisation d'un poste de la

Garde nationale installé dans une enclave du terrain d'aviation Sidi-Ahmed, la neutralisation nocturne de charges explosives installées au pied des citernes d'eau de la cité, mais également l'implantation renforcée autour d'un carrefour stratégique face à la casbah.

Ce passage à Bizerte, dense, au rythme soutenu avec des jeunes appelés du contingent m'a laissé un souvenir marquant et créé des liens indéfectibles avec une grande partie des participants.

27 février 2021.

Mme MARCHADOUX, épouse du 1^{er} Maître Marchadoux, Aéronavale



UN GROUPE DE BRETONS DE LA B. A. N. KAROURA (TUNISIE). — Debout, de gauche à droite : premier-maître GUERIN, d'Étables-sur-Mer; maître ROUDAUT, de Plouescat; premier-maître LAGATHU, de Plouescat; maître principal LAHAYE, de Brélevenez, Lannion; premier-maître LAZIOU, de Bénodet; maître Le NOAN, de Locquirec; second-maître ANDRE, de Saint-Brieuc.
Accroupis, de gauche à droite : premier-maître RAMBAUD, de Lanveoc-Poulmic; premier-maître GALLOU, de Kernouët; maître MARCHADOUX, de Saint-Pierre, Brest.



Général Raymond HARLIN

Transcription des souvenirs de Raymond Harlin, en poste en Tunisie à cette époque, de sa femme Marie-Françoise et de leurs enfants qui ont vécu sur place ces dangereuses journées. Raymond Harlin était intendant militaire de la zone de Bizerte en juillet 1961. Témoignage datant de 2008.

Raymond Harlin : « J'avais été nommé en 1957, intendant responsable du sud tunisien, de Sfax jusqu'au-delà de l'erg oriental, sous les ordres d'un chef prestigieux, le général de Guillebon, qui avait secondé le général Leclerc du Tchad à Berchtesgaden.

« Il y eut des moments difficiles, tels que le massacre d'une de mes équipes de frigoristes, près de Gabès. En 1958, je devins Intendant de la zone de Bizerte, y liant d'excellentes relations avec la marine qui dirigeait la base.

« Recevant ma promotion au cinquième galon panaché début juillet 1961, accompagnée d'une affectation pour Baden-Baden en Allemagne, je passai le relais de l'intendance à la marine et me trouvai en permission de départ avant de rejoindre en famille ma nouvelle affectation. »

Marie-Françoise Harlin : « En fait, la tension montait depuis le printemps 1961, mais nous étions habitués à ces journées de fièvre et nous n'y prêtions plus attention. Nous avions d'ailleurs invité notre neveu, tout juste reçu au bac, à venir nous rejoindre pour profiter



JMO de la 1^{re} BRG.

avec nous des plaisirs du pays, les plages, la voile, les forêts, le tennis. Mais très vite, vers la mi-juillet, la tension devient très forte, le ravitaillement se fait difficilement, les boulangeries sont fermées, il y a des coupures d'électricité... Des camions débordant de jeunes Tunisiens, faisant partie du néo-Destour, sillonnent la ville en scandant des slogans à la gloire de Bourguiba. Nous apprenons que l'aéroport est encerclé, or nous habitons tout près. Raymond est rappelé à la Pêcherie auprès de l'état-major de l'amiral Amman, commandant supérieur de la base de Bizerte.

Je reste donc seule avec nos trois enfants de 5, 8 et 11 ans, notre neveu et un boy tunisien, dans notre villa de fonction insérée dans la caserne Logerot rendue aux Tunisiens, mais où nous étions tolérés jusqu'à notre proche départ. »

Le soir même du 19 juillet, le commandement français fait appel à des renforts, et des Nord 2501 larguent deux compagnies de parachutistes du 2^e RPIMA d'Algérie. À leur arrivée au sol, ils sont pris à partie par des armes automatiques et des mortiers qu'ils s'efforcent de neutraliser. Des compagnies du 3^e RPIMA sont posées au milieu des tirs, le lendemain 20 juillet. Ce même jour, dans l'après-midi, l'armée tunisienne déclenche des tirs d'une extrême violence. L'amiral Amman décide de contre-attaquer pour dégager les zones encerclées. Les « Corsair » et les « Mistral » bombardent les forces tunisiennes, les parachutistes et la légion attaquent.

RH : « J'ai vécu ce jour-là ce que je n'avais jamais vécu auparavant. J'étais présent à l'élaboration au plus haut niveau des missions de bombardement de gros calibre à environ 1500m des miens, reclus dans un abri précaire. J'ai assisté



Barricades dans la ville. Cliché Calka

dans les minutes suivantes, depuis la terrasse de la Pêcherie, à l'envol des avions dont la plupart des pilotes étaient des amis. J'ai constaté de visu l'extrême précision et l'efficacité de leur mission, compte tenu de l'exiguïté du champ d'intervention.

« Je dois souligner également avec quelle délicate attention l'amiral Amman qui savait où se trouvaient les miens, avait insisté pour que les interventions soient effectuées avec le maximum de précision. Ce fut encore plus évident lorsque les Corsair de l'aéronavale durent appuyer les troupes au sol, dans notre jardin notamment, pour dégager la ville. »

MFH : « Restée heureusement en contact avec nos amis aviateurs, je sais que ceux-ci pensent à nous en volant régulièrement au-dessus de notre villa. Raymond me confie à mots couverts que la cimenterie proche de chez nous va être bombardée en représailles des tirs violents des Tunisiens.

« Il faut nous mettre à l'abri, mais où aller ? Nous allons donc nous réfugier dans les sous-sols de la caserne toute proche. Dès les premiers obus, nous traversons le jardin en courant, en protégeant nos têtes avec ce que nous avons pu trouver, casseroles, passoirs, cocottes..., et nous nous glissons dans la caserne inoccupée. « Serrés autour d'un transistor qui nous donne des nouvelles des combats de rues, nous essayons de reprendre notre calme quand, soudain, nous voyons arriver à grand bruit un groupe de soldats tunisiens couverts de poussière, blafards sous leur casque, venant manifestement se mettre à l'abri dans "leur" caserne, et qui sont, bien sûr, étonnés de nous y trouver. « Ne parlant pas français, ils interrogent notre boy en notre présence et exigent que le poste de radio soit mis sur une station arabe dans laquelle Bourguiba vocifère sans que nous puissions comprendre ce qu'il dit. Nous amorçons une retraite vers la sortie, mais le chef nous en empêche en prétextant qu'il y a trop de danger.

« En short devant ces hommes énervés, le temps me semble long.



Compte rendu de l'amiral Amman, 20 novembre 1961.

Enfin, nous pouvons profiter d'une accalmie dans les tirs pour rentrer chez nous. Mais faut-il nous barricader dans la maison, au risque de les contrarier davantage au cas où ces Tunisiens voudraient nous contacter ? Je décide de laisser les portes ouvertes et c'est avec inquiétude que je vois deux soldats s'encadrer dans la porte d'entrée. Ils demandent poliment si on peut leur donner de l'eau, et ils repartent après avoir bu. Ouf !

« Nous sommes cantonnés dans un couloir sans fenêtres pour éviter les éclats de toutes sortes ; les volets sont fermés. Je m'applique à rassurer les enfants et à essayer de passer le temps. Soudain, les tirs se font plus proches, puis des bruits que je ne peux identifier. »

L'armée française s'applique à rétablir le passage dans le goulet et la libre circulation entre les différentes positions françaises, notamment avec l'appui des blindés du 8^e régiment de hussards, puis à déloger les troupes tunisiennes réfugiées dans leurs casernes et à neutraliser les snipers en ville pour assurer la sécurité des Européens et des familles de militaires français.

MFH : « J'apprendrai plus tard que les bruits dont je parlais étaient les blindés enfonçant les barricades et dégagant la caserne proche. J'aperçois des soldats suivants à pied, l'arme au poing ; ce sont en fait des paras venus d'Algérie en renfort, mais je ne le sais pas encore. Nous ne savons pas à qui nous avons affaire, et nous nous

mettons à trembler quand nous entendons des pas au-dessus de nous. Puis j'entends un "merde !" retentissant. De ma vie, je n'ai été aussi heureuse d'entendre un juron ! J'ouvre la porte à nos libérateurs... et je me fais remettre à ma place ; il faut rester pour l'instant encore à l'abri, car des tireurs disséminés tirent toujours à partir des toits. Les choses ensuite iront très vite.

« Notre neveu aura la possibilité de rentrer en France sur un bateau de guerre, fait dont il se souvient plus de quarante ans après. Nous attendrons encore quelques jours, mais à l'abri, un bateau venant de Tunis et faisant un crochet par Bizerte pour embarquer les familles françaises isolées en secteur arabe. Nous embarquons donc, nos trois enfants et moi-même, avec quatre valises, regrettant un pays où nous avons été très heureux pendant quelques années et que nous aimions bien. »

RH : « Comme l'a rapporté Marie-Françoise, elle fut rapatriée en catastrophe avec nos trois enfants à la première occasion. Je fus autorisé pour ma part à les rejoindre mi-août sur le croiseur anti-atomique 'De Grasse' qui rejoignait la métropole. »

Une fois Bizerte repris, le reste de l'armée tunisienne se replia dans la Médina qui fut bouclée. Puis un cessez-le-feu fut conclu, les prisonniers échangés et la base rendue à la Tunisie en 1963, car elle n'avait plus d'importance compte tenu de l'arme nucléaire.





CONCLUSION

du chef de corps du 2^e RPIMa



**À l'image de nos Anciens,
nous serons toujours prêts.**

Dans la nuit du 10 au 11 juillet 1961, le 2^e RPIMa est mis en alerte alors que rien ne laisse présager qu'une crise se prépare. Pourtant, très vite, la tension monte et, dès le 12 juillet, le régiment est prépositionné sur l'aérodrome d'Oran. Le 19 juillet, à 18 h 30, les paras du 2 sautent sur Sidi-Ahmed. Le 20 juillet, la base stratégique de Bizerte est sous contrôle. Nous savons tous quel niveau d'entraînement il faut pour mener à bien une telle opération aéroportée avec un préavis aussi court. Nul doute que nos Anciens étaient prêts, aguerris moralement et physiquement, rompus à l'utilisation du feu et de la manœuvre. Le même esprit nous anime aujourd'hui, au cœur de l'océan Indien, à l'affût des soubresauts de l'Histoire, prêts à bondir. Pour cela, les efforts du régiment portent sur la connaissance de sa zone d'action et sur l'entraînement à la projection sans préavis,

par la 3^e dimension ou par voie maritime. Suite logique de cette préparation, la réduction d'alerte à 12 h fin mars 2021 compte tenu de la situation dans le nord du Mozambique s'est faite de façon nominale. Comme nos Anciens, 60 ans plus tôt, les caisses étaient cerclées et nous étions prêts à embarquer avec nos pépins sur le dos.

La culture de l'alerte est dans notre ADN. Elle est notre marque de fabrique et Bizerte en est l'expression. C'est la raison pour laquelle la commémoration de ce fait d'armes a du sens pour les paras du 2 d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous avons décidé d'honorer particulièrement nos Anciens cette année au travers de différentes actions dont l'essentiel se déroulera fin septembre à La Réunion, en présence de notre Amicale et de son président, le général Brantschen.

C'est aussi pour cette raison que nous sommes fiers d'appartenir au 2.

**Colonel
Geoffroy Rondet**

Glossaire

- 75 SR** - canon de calibre 75 mm sans recul
AA-52 - arme automatique modèle 1952 (fusil-mitrailleur)
BA - base arrière
BAP/AFN - base aéroportée d'Afrique du Nord
BDC - bâtiment de débarquement de chars
BOA - base opérationnelle arrière
BRG - brigade de réserve générale
B-26 - avion bombardier
CA - compagnie d'appui
Canon AC - canons anti-chars
CCAS - compagnie de commandement, d'appui et de service
CGAP - compagnie du génie aéroporté
EBR - engin blindé de reconnaissance
FM - fusil mitrailleur
GMC - camions militaires de la General Motors
Half-track - engin blindé semi-chenillé
LCM - Landing Craft Mechanized, barge de débarquement
LST - Landing Ship Tank, engin de débarquement de chars
Luciole - fusées éclairantes
MG.42 - Maschinengewehr modèle 1942, fusil mitrailleur de l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale, à la cadence de tir exceptionnelle
Néo-Destour - parti politique tunisien d'orientation socialiste, fondé par Habib Bourguiba en 1934
PC - poste de commandement
PM - pistolet mitrailleur. Le modèle MAT 49 (manufacture d'armes de Tulle modèle 1949) était le plus répandu parmi les troupes aéroportées
RDN - revue de la Défense nationale
REC - régiment étranger de cavalerie
REI - régiment étranger d'infanterie
RIA - régiment interarmes
RPIMa - régiment parachutiste d'infanterie de marine
SOTAP - section opérationnelle technique des troupes aéroportées
TAP - troupes aéroportées

Chronologie

12 mai 1881 - traité du Bardo qui établit les bases du protectorat de la France sur la Tunisie

3 juin 1955 - convention qui reconnaît à la Tunisie l'exercice de son autonomie interne

20 mars 1956 - protocole reconnaissant l'indépendance tunisienne

21 juin 1956 - constitution d'une armée nationale tunisienne, coopération de la France pour la formation de ses cadres et la fourniture de matériel

En janvier 1958, avant même le bombardement de Sakiet, la base de Bizerte est soumise à un blocus, et après le 8 février, le gouvernement tunisien réclame l'évacuation de la base.

17 juin 1958 - accord franco-tunisien qui prévoit l'évacuation des troupes françaises de Tunisie, à l'exception de la base de Bizerte. Évacuation achevée au 1^{er} octobre 1958.

4 février 1961 - au cours d'un entretien officiel, de Gaulle informe l'ambassadeur de Tunisie, fils du président Bourguiba, que la France « entend rester à Bizerte ».

6 juillet 1961 - des ouvriers tunisiens commencent à creuser des tranchées à proximité des installations militaires françaises, notamment près du terrain d'aviation de Sidi-Ahmed et du parking de l'oued Marazig.

15 juillet - ouverture de nouveaux chantiers, barrages, aménagement pour l'emplacement d'armes automatiques. Le commandement tunisien est dès lors en mesure de réaliser un blocus, de créer des incidents, de submerger l'une quelconque des enceintes, de détruire des installations de la Base.

17 juillet - largage sur la base de la 60^e CGAP.

19 juillet - largage sur Sidi-Ahmed des 1^{re} et 2^e compagnies du 2^e RPIMA. Poser des autres compagnies du régiment.

20 juillet - combats du marabout de Sidi-Zid et du village de Djafeur. Le 3^e RPIMA est posé dans la journée.

21 juillet - combats dans la ville de Bizerte. Prise des forts de Koudiat et d'Espagne qui dominent la médina de Bizerte

22 juillet - nettoyage des derniers nids de résistance.

23 juillet - cessez-le-feu.

Entre le 2 et le 12 octobre - retour des unités d'intervention en Algérie (2^e et 3^e RPIMA), ou départ direct pour la métropole (8^e RH)

Janvier 1962 - l'armée de l'air cède les installations de Sidi-Ahmed à la base aéronavale de Karouba

Avril 1962 - les flottilles de l'aéronavale quittent définitivement la Tunisie

Juillet 1962 - l'arsenal de Sidi-Abdallah est évacué

15 octobre 1963 - évacuation des dernières installations situées dans le Goulet

Bibliographie

La principale source concernant la situation de la base et les opérations « Charrue » est le rapport de l'amiral Amman rédigé en novembre 1961 (« Compte rendu des événements survenus à Bizerte, de juin à octobre 1961 », manuscrit de 91 f.1)

À la différence de l'opération de Suez (novembre 1956), celle de Bizerte a suscité peu d'études et de publications. À l'exception de l'ouvrage bien documenté de Patrick-Charles Renaud (*La bataille de Bizerte [Tunisie] - 19 au 23 juillet 1961*, Paris, L'Harmattan, 2000), et du récit autobiographique de Philippe Boisseau, sergent au 3^e RPIMa (*Les loups sont entrés dans Bizerte*, Paris, France-Empire, 1998), la plupart des études consacrées au sujet s'intéressent surtout aux rapports franco-tunisiens et à leurs conséquences dans le domaine des relations internationales.

Deux ouvrages, l'un traitant des troupes de marine, l'autre de l'histoire du 2^e RPIMa, consacrent un développement aux affrontements de Bizerte :

- Comité national des traditions des troupes de marine, *De Bizerte à Sarajevo. Les troupes de marine dans les interventions extérieures de 1961 à 1995*, Paris, Lavauzelle, 1995.
- Paul Villatoux, *Le 2^e RPIMa, histoire et traditions*, Prividéf éditions, 2012.

On signalera des ouvrages et quelques articles utiles :

- Vice-amiral Barjot, *Bizerte, port anti-atomique et nouveau Gibraltar de la Méditerranée centrale*, RDN, août-septembre 1952, pp. 144-160.
- Armand Bérard, *Un ambassadeur se souvient. L'ONU, oui ou non ? 1959-1970*, Paris, Plon, 1979.
- Damien Cordier-Feron, « La base navale stratégique de Bizerte (1943-1963) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2004/1 n° 213, pp. 39-62.
- Charles Debbasch, « La base militaire de Bizerte, survivance d'un régime ancien ou avènement d'un ordre nouveau », *Annuaire français de droit international*, vol. 7, 1961, pp. 870-903.
- Martine Cuttier, *Promotion Terre d'Afrique. Des officiers dans la tourmente*, Dacres éditions, 2013, (un chapitre est consacré à la participation des jeunes saint-cyriens de la promotion à l'opération Charrue).
- Samya El Machat, « La crise de Bizerte 1960-1962 », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 87, 2^e semestre 2000, n° 328-329, pp. 299-326.
- Nicole Grimaud, *La Tunisie à la recherche de sa sécurité*, Paris, PUF, 1995.
- Chantal Morelle et Maurice Vaïsse, « Les relations franco-tunisiennes (juin 1958-mars 1962) », *Revue d'histoire diplomatique*, 1996, pp. 341-380.
- Paul Mousset, « Choses vues à Bizerte », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1961, pp. 545-555. Témoignage d'un journaliste au *Figaro*, correspondant de guerre à Bizerte.
- Victor Silvera, « En marge des événements de Bizerte : réflexions sur les rapports franco-tunisiens », RDN, avril 1963, pp. 612-635 — 'L'évacuation de Bizerte et les rapports franco-tunisiens', RDN, janvier 1964, pp. 89-106.
- Maurice Vaïsse, 'De Gaulle et Bourguiba, un malentendu permanent', *Commentaires*, 2019, n° 165, pp. 123-130.

1) SHD, 1 K 233/67.

Index des noms de lieux

A'Kra 8
 Alger 13, 26, 28, 31, 35, 37, 38
 Algérie 5, 10, 11, 13, 14, 21, 22, 27, 28, 30, 37, 42, 43, 48
 Baden-Baden 42
 Bazeilles 22
 Berchtesgaden 42
 Berlin 14
 Berrouaghia 37
 Blida 18, 21, 22, 28, 34
 Bône 13
 Bourguiba (avenue) 30, 31
 Camp Bossuet 13, 21, 22, 26, 27
 Carthage 21
 Cherchell 19, 21
 Colmar 37, 38
 Congo 27
 Demna (Djebel) 11
 Djafeur 22, 24, 29, 48
 Djelfa 38
 Edjeleh 14
 Fachoda 9
 Farre (caserne) 29, 30
 Ferryville (Menzel-Bouguiba) 9, 11, 21, 22, 26, 29, 30
 Fort d'Espagne 22, 24, 25, 48
 Fort du Koudiat 21, 22, 24, 48
 Gabès 14, 42
 Gibraltar 8, 10, 49
 Japy (caserne) 31, 34
 Karouba 9, 11, 37, 48
 La Calle 38
 La Cimenterie 15, 18
 La Pêcherie 15, 24, 42, 43
 Le Caire 11
 Lambert (caserne) 29, 30, 31
 Logerot (caserne) 42
 Malte 8
 Marseille 37, 38
 Mateur (porte de) 30
 Mazzer 22
 Médéa 13, 38
 Menzel Djemil (secteur) 11, 37
 Mers-el-Kébir 9, 10, 22
 Mitidja 28
 Nador 11
 Orange 38
 Orléansville 38
 Pau 5
 Ponty (baie de) 9, 15
 Port-Saïd 28

Sfax 42
 Sidi-Abdallah 9, 11, 13, 27, 48
 Sidi-Ahmed 9, 10, 11, 12, 13, 15, 22, 23, 24, 26, 29, 30, 37, 40, 46, 48
 Sidi bel-Abès 26
 Sidi-Ferruch 13, 28
 Sidi-Zid 13, 21, 22, 24, 48
 Suez 10, 49
 Oran-La Sénia (aéroport) 18, 26, 46
 Rouina 38
 Tchad 42
 Tébessa 28, 38
 Telagh 22
 Tiaret 38
 Tindja 27
 Tlemcen 22
 Toulon 8, 21
 Tunis 8, 30, 37, 38, 43
 Venise 8

Index des noms de personnes

Abert (sous-lieutenant Yves) 15, 20
Aimmeur (Jean) 25
 Alègre (hussard) 37
Amman (amiral) 11, 12, 14, 15, 18, 21, 34, 37, 38, 42, 43, 49
 Andreani (parachutiste) 25
 Bardet (parachutiste) 17
Beaupré (aspirant Michel) 15, 18
 Bel (sergent) 22
 Berrier (lieutenant) 37
Bertolini (sous-lieutenant) 28, 30, 31
 Bibard (parachutiste) 16
Bigéard (colonel Marcel) 28, 31
 Bisschop (lieutenant de) 37
 Boisboissel (capitaine de) 24
Bonnet (chef de bataillon) 26
 Bréant (caporal Claude) 39
 Brière (capitaine de corvette) 27
 Busk (brigadier Olivier) 38
 Buisson (lieutenant) 26
 Cao (sergent) 20
Cann (général François) 28
 Caramazza (parachutiste) 17
 Colomb (chef d'escadron) 37
 Cugnac (capitaine de) 31
 Delalleau (brigadier) 37
 Doniol (lieutenant de vaisseau) 29
 Duteil (adjudant) 26
 Favier (général Charles) 39, 40
 Fresnois (sergent) 31,
 Girard (radio) 16
 Goré (lieutenant) 15, 18
 Guillebon (général de) 42
 Hammara (commandant) 24
 Harlin (général Raymond) 42
 Heulard (lieutenant) 31
 Hotelans (lieutenant-colonel d') 37
 Humbert (caporal) 21
Jacquemin (lieutenant Gilbert) 23, 24, 29, 30
 Lagrange (sous-lieutenant) 22
 Laurent (sous-lieutenant Jean-Louis) 21
Le Borgne (lieutenant-colonel) 29, 30, 31
 Leclerc (général Philippe de Hauteclocque dit) 42
 Lécivain (Jean) 26
Lethiec (lieutenant) 21
 Ligier-Bélaïr (capitaine) 37, 38
 Marsilli (adjudant) 28, 30, 31
 Marteau (parachutiste) 16
 Mimoun (Alain) 22
Mollo (colonel Marcel) 23, 24, 25, 26
Nortbécourt (capitaine de) 37
Pagni (lieutenant) 28, 30, 31
 Pernalon (caporal-chef) 18
 Pissard (lieutenant) 30, 31
 Pouliquen (parachutiste) 20
 Ragouillaux (lieutenant) 28, 30, 31
Roudeillac (général Daniel) 34, 35
 Saint-Michel 22, 28
Schmitt (général) 37
Stainer (grenadier-voltigeur Jean-Pierre) 22
 Tartera (capitaine) 20
 Teillon (capitaine) 31
 Théron (lieutenant) 15, 19
 Tsimanarotra (infirmier) 16
 Viou (adjudant) 38
 Volquemanne (capitaine) 29, 31
 Wilhem (parachutiste) 18